

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ
S'adresser, 26, RUE DROUOT
à l'Hôtel du « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^o
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

La duchesse de Dino: ERNEST DAUDET.
La Vie hors Paris: Le nouveau campanile: GABRIEL MOUREY.
Un noble geste: G. D.
A l'étranger: Négociations marocaines: RAYMOND RECOULY.
Dessin: ABEL FAIVRE.
Les massacres d'Antioche: RÉGIS GIGNOUX.
Pour les orphelins de Douvaine: VERTY.
Pages 4, 5 ET 6
La Chambre: Les Conseils de guerre: P. PERDUS.
Le Sénat: AUGUSTE AVRIL.
Autour de la politique: A. A.
M. Constans en France.
Journaux et Revues: ANDRÉ BEAUMIER.
La grève des inscrits maritimes: A. Mar-
seille: THOMAS.
Gazette des Tribunaux: GEORGES CLARETTE.
La saison russe: « Judith »: ROBERT BRUSSEL.
La mode à la ville et au théâtre: GHENYA.
Trente Ans de théâtre: ADRIEN BERNHEIM.
Mouvement médical: HORACE BIANCHON.
Feuilleton: Le Trust: PAUL ADAM.

La duchesse de Dino

Au mois d'avril de l'an dernier, à cette place, j'ai entretenu nos lecteurs des *Souvenirs* de la duchesse de Dino que venait de publier sa petite-fille, la comtesse Jean de Castellane. A cette occasion, j'ai rappelé quelle place considérable a tenue parmi ses contemporains, dans la première moitié du dernier siècle, la délicieuse étrangère, — elle était née Dorothea de Courlande, — que son mariage avec un neveu de Talleyrand avait faite Française.

Naissance, son alliance avec la famille du plus illustre de nos hommes d'Etat, l'affection qu'il avait conçue pour elle, le dévouement qu'elle ne cessa de lui prodiguer, la salutaire influence qu'elle exerça sur lui, la métamorphose morale qu'elle subit elle-même en s'attachant à la ramener à des devoirs trop longtemps oubliés, la grâce de sa personne, ses dons intellectuels, la violence même des orages de cœur, qui avaient troublé sa vie, tout a contribué à la porter au premier rang parmi ces patriennes dont l'esprit, le charme et parfois les aventures embellissent l'histoire des temps où elles ont vécu.

Sous la Restauration et dans les premières années du gouvernement de Juillet, elle fut une puissance. Depuis, son souvenir s'était un peu effacé, si ce n'est dans le cœur de ceux qui l'avaient connue. Quand elle mourut en 1862, elle paraissait oubliée. Après les hommages rendus à sa mémoire, le silence se fit sur son nom. Il est remarquable qu'à ce moment, en dehors de ses intimes, on ne soupçonnait pas tout ce qu'en vieillissant elle avait acquis de sérénité d'âme, de grandeur morale et de rares mérites.

Ce qu'elle révéla tout d'abord, ce furent les lettres d'elle, adressées à son ami le baron de Barante, que le petit-fils de celui-ci, en publiant la correspondance de son grand-père, y fit figurer. Quelques-unes de ces lettres sont tout simplement admirables. Si l'on publiait un recueil de chefs-d'œuvre épistolaires, elles en relèveraient la valeur et l'attrait, tant elles laissent deviner une observatrice au regard pénétrant, à l'esprit délié, pour qui rien de ce qu'elle voit n'est perdu, même quand elle semble y rester indifférente et, ce qui est mieux encore, une âme d'élite que tourmentent les mystères de l'au-delà et qui devient chaque jour plus attentive et plus docile à des voix mystérieuses qu'antérieurement elle avait négligé d'écouter.

Mais le rayonnement dont ces lettres révélaient de ses transformations intérieures auréolait la mémoire de la duchesse de Dino ne franchit pas les limites du monde un peu fermé où s'était exercé son prestige. D'ailleurs, ses aveux, ses regrets, ses réflexions, ses jugements sur autrui se trouvaient perdus dans un recueil volumineux où étaient évoquées beaucoup de figures à côté de la sienne. Le voile d'oubli qui pesait sur elle ne fut soulevé qu'à demi.

Il l'a été davantage lorsque, l'an dernier, sa petite-fille a publié ses *Souvenirs*. Ce livre charmant, dont M. Etienne Lamy a écrit la préface, nous ouvrait l'âme de la jeune fille. Mais, si nous permettaient de pressentir ce que serait celle de la femme, il ne le précisait pas. Pour être entièrement fixés, nous étions tenus d'attendre le volume nouveau dont la comtesse Jean de Castellane préparait la publication et qui, sans doute, ne va pas tarder à paraître. Ce sera assurément pour notre très grand plaisir, puisqu'il sera formé de lettres adressées par la duchesse de Dino à divers de ses amis, et notamment à celui dont les conseils religieux ont tant influencé la fin de sa vie, feu Mgr Dupanloup, l'illustre évêque d'Orléans.

Cette correspondance nous sera d'autant plus précieuse qu'il y a lieu de penser qu'elle fera justice des jugements malveillants que, dans ses *Mémoires*, cette peste de Mme de Boigne a portés sur la duchesse de Dino et qui méritent d'être classés parmi les chefs-d'œuvre de la perfidie féminine. Elle constituera une réplique éclatante à des propos inconsiderés qui font peu d'honneur à la femme qui les a tenus.

Cette réplique nécessaire ne sera pas la seule. Déjà, nous en avons une autre, non moins autorisée et du plus grand prix. Elle nous est fournie par la princesse Radziwill, petite-fille, elle aussi, de la duchesse de Dino. En mourant, celle-ci lui confia un volumineux manuscrit composé des notes qu'elle avait recueillies en Angleterre durant l'ambassade du prince de Talleyrand. En le lui confiant, elle la prévint que son exécuteur testamentaire, M. Adolphe de

Bacourt, lui remettrait toutes les lettres que, durant trente ans, il avait reçues d'elle. De l'assemblage de nombreux fragments de ces lettres et des notes recueillies en Angleterre, la princesse Radziwill a formé une *Chronique* dans laquelle la duchesse de Dino raconte elle-même tout ce qu'elle a vu et entendu de 1831 à 1862. Deux volumes de cette publication suggestive ont déjà paru et nous conduisent jusqu'en 1840. Le troisième et dernier paraîtra prochainement. Grâce à la comtesse Jean de Castellane, nous connaissons Dorothea de Courlande, ses premières années, les péripéties de la première période de son existence, tous les dessous de sa vie enfin, jusqu'à son mariage. Grâce à la princesse Radziwill, nous connaissons la duchesse de Dino ou plutôt nous achevons de la connaître, et ce que nous apprenons confirme et développe tout ce que nous en savions.

Il n'est pas nécessaire d'insister pour faire comprendre la valeur et l'intérêt d'un tel document. Dans sa première partie, c'est-à-dire pendant l'ambassade de Talleyrand à Londres, il éclaire vivement l'histoire diplomatique des premières années du règne de Louis-Philippe. Tout ce qui a marqué en ce temps revêt ici sous une plume aussi habile qu'est perspicace et pénétrante la femme qui la tient. C'est un défilé pittoresque de personnages et d'événements, vus et observés d'une place spéciale et privilégiée d'où l'œil ne peut rien perdre et embrasse les réalités aussi bien que les apparences. Au spectacle qu'elle décrit, la narratrice mêle à tout instant des souvenirs personnels, d'ingénieux commentaires et des anecdotes parfois singulièrement piquantes, qui mettent en scène les plus illustres acteurs de ce passé.

Mais, dans cette première partie, la duchesse de Dino s'efface volontairement et si sa faculté d'observation s'y exerce avec une maîtrise incomparable, elle nous révèle encore bien peu d'elle-même. Pour la découvrir, pour la bien connaître, il faut arriver à la seconde partie composée de l'aide des lettres qu'elle écrivait à M. de Bacourt. Devant lui, elle est sans contrainte; elle laisse parler son âme; elle confie à ce fidèle ami ses secrets les plus intimes, ses impressions les plus personnelles et jusqu'à ses inquiétudes morales dont elle est agitée, autant pour elle que pour le vieillard auprès de qui elle vit et qu'elle voudrait, avant qu'il meure, réconcilier avec l'Eglise dont il a enfreint les lois.

J'ai dit plus haut, et c'est là ce qui est tout à fait saisissant, qu'en s'attachant à la remettre dans le droit chemin, elle y est à son insu entrée elle-même. J'en avais relevé maintes preuves dans ses lettres à Barante. Elles sont plus nombreuses encore dans la *Chronique*. Là, nous la voyons franchir les étapes de sa transformation et rien n'est plus émouvant que ce tableau d'outre-tombe, qui nous montre une âme en train de chercher sa voie sans être sûre de la trouver, avec cependant la volonté d'y parvenir. On la devine agitée, tourmentée, partagée entre le désir de mieux faire et la crainte de mal faire, attendant et appelant une lumière qui tarde à venir et même, quand elle commence à en être éclairée, se demandant si c'est la vraie; puis, quand elle en a senti la chaleur, n'osant encore se flatter qu'elle ne s'éteindra plus.

« Depuis que je vois tous les appuis manquer autour de moi, écrit-elle le 21 juin 1836, j'ai senti ma propre faiblesse et le besoin d'un soutien et d'un guide: j'ai cherché et j'ai trouvé; j'ai frappé et il m'a été ouvert; j'ai demandé et il m'a été accordé; tout cela cependant encore fort incomplètement, parce qu'en marchant ainsi seule, et quand on y est si peu préparé, il n'est pas possible de ne pas prendre souvent de faux sentiers, de ne pas glisser dans les ornières et de ne pas trébucher à chaque pas. Il n'aurait pas été sage, même, de m'exciter à trop de zèle et de ferveur; c'eût été me préparer des rechutes et celles-ci peuvent être mortelles; j'avance donc à tout petits pas et quand je me demande compte de mes progrès, je m'humilie en voyant à combien peu ils s'élèvent. Un peu plus de douceur, de patience, d'équilibre et d'empire sur soi-même, voilà tout ce que j'ai acquis. J'ai encore même ardeur pour les choses qui me plaisent, même répugnance pour celles qui m'importunent; mes malveillances ne sont point éteintes; mes rancunes restent assez vivaces, mes inquiétudes d'esprit aussi fatigantes, mon activité aussi peu réglée, ma parole souvent trop prompte et mes expressions pas assez mesurées; j'ai encore mille complaintes pour moi-même, je me blesse du blâme, je me sens trop flattée de l'approbation, je la recherche quelquefois; au besoin même je la provoquerais; enfin, il n'y a rien d'aussi difficile, d'aussi long, qui demande plus d'exercice et de persévérance que de mettre ordre à sa conscience. »

La duchesse de Dino est sincère quand elle écrit cette confession. Mais elle n'a pas encore atteint le but qu'elle s'est proposé. Néanmoins elle ne désespère pas d'y arriver.

« Il y a un jour, écrit-elle encore, où j'ai été tout à coup frappée des grâces innombrables qui m'avaient été accordées, à moi qui avais fait un si mauvais usage de mes facultés et de mes avantages. J'ai admiré la patience de Dieu, la longanimité de la Providence à mon égard; avoir trouvé ce que j'ai trouvé alors m'a semblé un bien si réel, si peu mérité, qu'il m'a rempli le cœur de gratitude. Ce sentiment de reconnaissance a toujours été en augmentant. C'est lui qui me soutient en partie dans l'accomplissement des sacrifices que j'ai à faire. »

Elle est encore soutenue par les enseignements que lui donne la vieillesse de son oncle, et les coups que la mort frappe autour d'elle. Elle lit de bons livres; elle se plait aux conversations élevées de Royer-Collard « qui voudrait bien se dé-

pouiller du doute philosophique et qui y arrive petit à petit ». En terminant ces aveux, elle reconnaît que ses allures ne sont pas celles d'une dévote: « Je puis dire que je suis bien plus avancée dans le fond que dans la forme; je doute même que je change jamais grand chose à celle-ci. »

C'en est assez de ces citations pour rendre à la duchesse de Dino sa véritable physionomie, celle d'une grande dame qui, d'abord victime du dévouement de son éducation, de l'influence des mauvais exemples, de l'incertitude qu'elle a vécue, a fini par se ressaisir et par trouver, en accomplissant de grands devoirs, la route de la vérité. C'en est assez aussi pour prouver que la comtesse de Boigne a parlé de cette noble femme, comme de tant d'autres personnes et de tant d'autres choses, sans la connaître et que tout un côté de cette riche et fière nature lui a échappé.

J'aurais bien d'autres traits à mentionner, qui achèveraient de la peindre, ne serait-ce que le dévouement filial qu'elle prodigua au prince de Talleyrand pour qui elle fut véritablement une Angélique, et dont elle reçut le dernier soupir. Mais l'espace m'est mesuré et je dois m'arrêter. Du reste, la publication prochaine du troisième volume de la princesse Radziwill et de celui qui prépare la comtesse Jean de Castellane me fournira l'occasion de reparler de leur admirable grand-mère et de mieux montrer ce qu'elle était moralement devenue quand elle fut ravie à la tendresse des siens.

Ernest Daudet.

LA VIE HORS PARIS

LE NOUVEAU CAMPANILE

Les Vénitiens sont dans la joie. La reconstruction du campanile se poursuit aussi normalement et aussi rapidement que possible, et l'on fixe déjà au 25 avril 1911, jour de la fête de Saint-Marc, l'inauguration du beau clocher ressuscité.

Son absence à l'horizon du ciel vénitien n'aura pas été, après tout, de trop longue durée: c'est le 14 juillet 1902 qu'il s'écroula. Qu'est-ce, en vérité, que neuf ans dans la vie d'un monument dix fois centenaire, qui a subi sept ou huit fois les coups de foudre, résisté à plusieurs tremblements de terre et qui, au bout d'une destruction complète?

Tel il était, d'ailleurs, tel il sera; aucune modification d'aucune sorte n'a été apportée dans l'ensemble ni dans le détail; les matériaux employés sont les mêmes; sa largeur est la même, treize mètres, sa hauteur sera la même, quatre-vingt-dix-neuf mètres vingt-cinq.

On en est aujourd'hui au cinquante-deuxième mètre, c'est-à-dire un peu au-dessous de la forte corniche qui termine la tour de briques. Il ne reste plus à construire que la partie ajourée d'arcades où sont logées les cloches, la *campanaria* proprement dite, puis l'énorme soule uni, autour duquel circule le promeneur et d'où s'élève enfin le toit pyramidal, dont le fameux ange de bois, recouvert de cuivre doré, qui, dans sa main gauche, tient une branche de lis et de sa main droite montre le ciel, prolonge la pointe.

Quant à la *loggetta* de Sansovino, elle sera reconstituée avec autant d'exactitude; on en possède presque tous les éléments importants. Certains morceaux d'architecture et de sculpture et les admirables grilles de bronze qui en formaient la porte ont été retrouvés miraculeusement intacts parmi les débris du campanile. On reverra dans leurs niches les belles statues de bronze de Sansovino, Minerve, Mercure, Apollon et la Paix et les charmants bas-reliefs de l'attique, la Justice, Neptune et la Charité; et la place Saint-Marc reprendra son aspect accoutumé.

Mais si les Vénitiens, dont l'intransigence est proverbiale en tout ce qui concerne les aspects traditionnels et la beauté de leur ville, se déclarent satisfaits, il n'en va pas de même de tous les Italiens et de tous les étrangers qui ont l'amour de Venise. Beaucoup en sont à regretter déjà que l'on ait rebâti le campanile. Les proportions de l'ensemble architectural unique au monde que constituent les bâtiments de la place Saint-Marc, la basilique elle-même et le palais des Doges n'ont été vraiment harmonieuses d'après eux, que durant les années d'absence du campanile. Il s'est créé ainsi, du jour au lendemain, de la place Saint-Marc vers le palais des Doges et la *piaggia* et du palais des Doges et de la *piaggia* vers la place Saint-Marc, des perspectives nouvelles et magnifiques que voici détruites... et puis, le campanile n'était pas assez beau en lui-même pour mériter l'honneur qu'on lui a fait. C'a été aussi puéril de le reconstruire que d'aurait été criminel de le démolir. Il est vrai, avouent en revanche les adversaires du clocher de Saint-Marc, que l'on pourra monter dessus.

— Voulez-vous que nous y montions? me demandait l'autre jour l'un d'eux.

Et nous y sommes montés, par le même chemin en pente douce qu'autrefois, un peu impatientement, pressant le pas à mesure que nous nous sentions plus près du sommet, plus près de la lumière et de l'air libre, et quand nous avons débouché, à travers les pièces d'échafaudage et les tas de briques, là-haut, parmi les bruits de ce chantier en plein ciel, sur la vaste plate-forme de bois qui, depuis des mois et des mois, haussée du sol par les quatre tiges de fer qui s'allongent au fur et à mesure de son ascension, contre les quatre faces de la tour, porte les artisans de l'œuvre pour laquelle tout le peuple d'une ville, et de la ville de gloire et de beauté qui est Venise, se passionne, dans l'attente fiévreuse de son achèvement, quand nous avons promené nos regards sur la radieuse étendue qui leur était offerte, nous n'avons pu retenir un cri d'admiration ému.

Aux bords de cette plate-forme, nous nous trouvions suspendus dans le vide, séparés de l'abîme par un treillage de fer, avec une tente de toile au-dessus de nos têtes, toute éblouissante sous les caprices de la brise et, à nos pieds, les toits de tuiles, de plomb, de cuivre,

les clochers de marbre, les dômes des églises, les façades blanches des palais, ici et là la rare touffe de verdure d'un jardin, et la large miroitante, et partout l'éclat de l'eau traversée de reflets, et à travers des vapeurs de perle, là-bas, dans les brumes d'argent des lointains, derrière le Lido, la mer bleue; derrière les vertes plaines de la Brenta, Padoue et les monts Eugénés; derrière les coupes du cimetière, les Alpes.

Autour de nous, les bâtisseurs du campanile posaient leurs briques, coulaient le plomb aux amorces des chaînes de cuivre; l'un d'eux chantait une chanson vénitienne du temps jadis, dont tous reprenaient en chœur le refrain.

— On travaille ainsi, gaiement, depuis cinq ans, nous dit le contremaître en chef du chantier. Chacun de nous est fier de penser qu'il collabore à la reconstruction du campanile. Et celui-là sera solide! Tout Venise peut disparaître, il restera debout. Songez, monsieur, il est bâti sur trois mille soixante-cinq *palli* (pilotis) de 5 ou 6 mètres de long, au-dessous desquels s'enfonce un massif de maçonnerie de 5 mètres d'épaisseur. En bien! le croirez-vous, il y avait là des *palli* qui dataient de mille ans; ils étaient intacts, monsieur, pas pourris du tout, comme si on venait de les enfoncer dans le sol. Ils sont faits d'un bois dur comme de l'acier.

Tout en l'écoutant, nous nous amusons à regarder, à travers les interstices des plateaux qui forment le plancher de l'échafaudage, dans le vide, au-dessous de nous. Un vol de pigeons venait de s'abattre sur les corniches des Procuraties... on eût dit un vol de morceaux de papier blanc chassés par le vent, au hasard; les tables et les chaises du café Florian, sur les dalles de marbre de la place Saint-Marc, ressemblaient à l'éclavage d'un marchand de jouets... et nous sentions nos jambes s'alourdir de vertige.

Par bonheur, le rythme étrange de la vieille chanson vénitienne résonna près de nous; nous relevâmes la tête; le ciel étincelait, azur et argent, et là-bas, là-bas, à l'horizon, les voiles de Chioggia, jaunes et rouges, se gonflaient sous le vent.

— On a bien fait, tout de même, grommela mon compagnon, de reconstruire le campanile...

Gabriel Mourey.

Échos

La Température

La journée d'hier a été très belle dans la région parisienne, bien que le ciel ait été couvert, pendant la matinée, d'une légère brume que le soleil eut bientôt dissipée. La température demeure à peu près stationnaire. Vers sept heures du matin, le thermomètre marquait 14° au-dessus de zéro et 20° l'après-midi. La pression barométrique, qui s'est encore un peu relevée, accusait à midi 765^{mm}. Une aère de pression supérieure à 765^{mm} s'étendait hier matin de l'Angleterre à l'est des Açores.

Des pluies sont tombées sur le nord et l'ouest de l'Europe. En France, il a plu à Lorient, à Clermont, à Bordeaux et à Brest, où un orage a éclaté. Sur toutes nos côtes, la mer est généralement belle.

La température a peu varié sur nos autres régions. **Départements, le matin.** Au-dessus de zéro: 11° à Boulogne, à Ouessant et à la Hague, 12° à Dunkerque, à Cherbourg et à Gap, 13° à Limoges, à Clermont, à Charleville et à Besançon, 14° à Lorient, à Biarritz, à Nantes, à Rochefort, au Mans, à Toulouse, à Nancy, à Perpignan et à Lyon, 15° à Bordeaux, 16° à Lille d'Aix, à Cette et à Marseille, 18° à Orléans, 21° à Alger.

En France, un temps beau et plus chaud est probable.

(La température du 8 juin 1908 était, à Paris: 10° au-dessus de zéro le matin et 19° l'après-midi; baromètre: 760^{mm}; temps très frais.)

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses au Tremblay. — Gagnants du *Figaro*:

Prix d'Ayon: Bab Azoum; Casus Belli II. Prix de Franchard: Jonas II; Cantinier. Prix du Bréau: Héritier; Golden Pheasant. Prix de Châtelliers: Frigid; Lacune. Prix Orsime-Aguado: Le Moukri; Golden Pheasant.

Prix de Marlotte: Munster; Guirlande.

A Travers Paris

La marine marchande française ne peut plus longtemps être la dupe des inscriptions maritimes et des meneurs auxquels ils ont la faiblesse d'obéir aveuglément.

Puisque la loi sur l'inscription maritime n'est plus appliquée aux inscrits quand ils désertent leurs navires et qu'en cas de sabotage les tribunaux les Jardinière qui fixe la tenue du chauffeur comme les règles de vraie élégance pour tous les fervents et ferventes de l'automobile. Cette année, la Belle Jardinière s'est appliquée à créer dans son rayon d'articles de voyage une place spéciale à tous les modèles nouveaux de bagages automobiles, malles à pneus, paniers d'excursions, etc., etc. Elle a, enfin, trouvé un modèle de complet sportif universel, le « khaki », qui résume toutes les exigences de la vie de plein air, de tous les sports, de tous les déplacements.

L'abri de l'enfance. Aujourd'hui, à quatre heures, 84, rue Dutoit, l'abri de l'enfance fêtera, sous la présidence de M. Paul Strauss, l'inauguration de son nouvel abri du quinzième arrondissement. Les portes en sont ouvertes depuis le mois de janvier, et les 25 lits, pareils à ceux de la cité des Fleurs, sont occupés par les petits enfants, garçons et fillettes, dont les mères en traitement à l'hôpital ne peuvent prendre soin.

Tous les amis et toutes les amies de l'Abri de l'enfance, que fonda et pré-

qui doivent l'accompagner dans cette croisière, comme dans les précédentes, ont quitté Paris hier matin pour aller le rejoindre à Londres.

Le commandant de Gerlache et le lieutenant de vaisseau norvégien Rælew sont également du voyage. L'équipage est exclusivement composé de baléniens.

La Société nationale des beaux-arts a élu hier à l'unanimité, comme trésorier, en remplacement du regretté Guillaume Dubufe, le peintre Agache, qui était président de la commission des finances. M. Agache fut avec Meissonier, Puvion de Chavannes et Carolus-Duran, un des principaux fondateurs de la Société du Champ-de-Mars.

Tout le monde sait qu'il est l'auteur de nos *Parques*, qui eurent un si retentissant succès au Salon de 1882, de *La Fortune*, de *l'Enigme* et du *Vieux Conquérant*.

M. Agache appartient à la famille des célèbres fileurs du Nord. Il n'est pas seulement peintre. C'est un lettré fort dévoué et un musicien émérite. Dans son hôtel de la rue Weber, bien connu des bibliophiles, il possède une des plus admirables bibliothèques qui soient à Paris, et aussi un orgue dont Reyher et Gounod lui-même étaient jaloux.

M. Clemenceau exerce sa verve.

A propos de l'échec retentissant du candidat à l'élection sénatoriale de la Sarthe patronné par toute la représentation du département, et notamment par M. Caillaux, ministre des finances, on colporte dans les milieux parlementaires un bien joli mot du président du Conseil. Quelques amis l'entouraient hier et lui demandaient s'il était exact que M. Caillaux, ministre des finances, fût intervenu aussi nettement dans cette élection.

— Caillaux! jamais de la vie, s'écria M. le Premier. C'est une vieille affiche de son père qu'on lui a méchamment attribuée.

On sait que M. Caillaux, le père, faisait au 16 Mai partie du ministère de Broglie.

M. Caillaux n'a pas voulu demeurer en reste d'humour. Mais à chacun sa manière.

Notre ministre des finances est un pince-sans-rire. Sur le même sujet, il s'est contenté d'envoyer à l'Agence *Havas* ce communiqué:

Quelques journaux ont indiqué que l'appel à la discipline républicaine adressé dimanche dernier aux électeurs sénatoriaux de la Sarthe avait été signé par M. Cordelet, comme vice-président du Sénat, et par M. Caillaux, en sa qualité de ministre des finances. Cette information est inexacte. Le titre de sénateur ou de député de la Sarthe a été seul invoqué par les signataires de cet appel, quels qu'ils fussent.

Voilà les adversaires de M. Caillaux avertis. Aux prochaines élections, qu'ils fassent soutenir leurs candidatures par M. Fallières, propriétaire au Loupillon; M. Clemenceau, journaliste; M. Alfred Picard, inspecteur général des ponts et chaussées; et M. Étienne Piehon, ancien résident général à Tunis, et notre grand argentier n'y verra rien à redire.

Nous recevons la lettre suivante:

Mon cher Directeur et ami, Hier, aux obsèques du pauvre Grisière, si prématurément disparu, nos camarades de la presse, parlant au nom de la Critique dramatique et de l'Association des journalistes parisiens, ont éloquentement rendu justice aux qualités de cœur et de travail de mon infortuné confrère.

Je viens à mon tour, usant de la généreuse hospitalité du *Figaro*, porter à la connaissance du public que le malheureux directeur de l'Amigu, qui meurt sans laisser de quoi l'enterrer, a versé plus d'un million à l'Assistance publique.

Qu'attendent donc les ministres, les sénateurs et les députés pour faire cesser cette iniquité sans nom qui a coûté l'honneur ou la vie à tant d'entre nous?

Nous sommes trop peu, — paraît-il, — pour intéresser le Parlement.

Avouez que c'est triste, au vingtième siècle. Merci, mon cher ami, et tout à vous.

FERNAND SAMUEL, directeur des Variétés.

L'observation de M. Fernand Samuel est tout à fait juste. Les pauvres, certes, ont des droits sacrés, mais n'est-ce pas pousser trop loin la charité que de créer, en son nom, des misères nouvelles.

Comment doit-on habiller son chauffeur? Existe-t-il une mode « automobile »? Mais oui, et c'est toujours la Belle Jardinière qui fixe la tenue du chauffeur comme les règles de vraie élégance pour tous les fervents et ferventes de l'automobile. Cette année, la Belle Jardinière s'est appliquée à créer dans son rayon d'articles de voyage une place spéciale à tous les modèles nouveaux de bagages automobiles, malles à pneus, paniers d'excursions, etc., etc. Elle a, enfin, trouvé un modèle de complet sportif universel, le « khaki », qui résume toutes les exigences de la vie de plein air, de tous les sports, de tous les déplacements.

L'abri de l'enfance.

Aujourd'hui, à quatre heures, 84, rue Dutoit, l'abri de l'enfance fêtera, sous la présidence de M. Paul Strauss, l'inauguration de son nouvel abri du quinzième arrondissement. Les portes en sont ouvertes depuis le mois de janvier, et les 25 lits, pareils à ceux de la cité des Fleurs, sont occupés par les petits enfants, garçons et fillettes, dont les mères en traitement à l'hôpital ne peuvent prendre soin.

Tous les amis et toutes les amies de l'Abri de l'enfance, que fonda et pré-

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes: Nos 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

side avec tant de dévouement la générale Sée, voudront assister à l'inauguration de cette première succursale de leur généreuse association.

Cet après-midi, à quatre heures, aura lieu au théâtre Michel la première des deux matinées que donnera à Paris la célèbre Magdeleine dans ses merveilleuses interprétations plastiques de la musique, dont l'impression fut si intense à la séance donnée hier à la presse et au corps médical.

La seconde et dernière matinée de Magdeleine aura lieu après-demain vendredi, à quatre heures.

A l'hôtel Drouot.

Il y aura, le 24 juin, une vente de joyaux comme on n'en avait pas vu depuis longtemps. Il s'agit de huit pierres, célèbres, de la collection Habib, que M^{rs} Eug. Bailly et Appert, assistés de l'expert Aucoq, disperseront aux enchères, après deux jours d'exposition, les 22 et 23 juin. Parmi ces pierres, se trouvent le « Diamant rose », qui dépasse 31 carats; le « Mi-Régent », pesant 58 carats, d'une splendeur égale au « Régent », et le fameux « Diamant bleu », de 44 carats, connu sous le nom de « Hope Diamond ».

Anjourd'hui, M^{rs} Henri Baudoin, assisté de M. Georges Sortais, expert près le Tribunal civil, vendra les tableaux anciens et les gouaches, qui furent très admirés à l'exposition d'hier, notamment le célèbre *Moguer*, de Ducreux, le *Portrait de femme*, de Reynolds, le beau paysage de William Muller, et tant d'autres morceaux que vont se disputer les collectionneurs.

C'est aujourd'hui, à la galerie Georges Petit, qu'a lieu la première vacation de la vente des collections de M. Félix Doistau. Le succès sans précédent des deux journées d'exposition laisse augurer pour les trois jours de vente des enchères exceptionnelles. M^{rs} Lair-Dubreuil tiendra le marteau et sera assisté des experts Paulme, Lasquin, Duchesne et Duplan.

Hors Paris

Pour apprécier le mouvement mondial de Lucerne, il suffit de passer une heure au Schwyzhof, la centre d'égale de la Perle des Quatre Cantons. C'est au Schweizerhof que se retrouvent toutes les grandes familles françaises et étrangères qui villégiaturent à Lucerne, partant de là chaque jour pour excursionner et retrouvant, le soir, l'incomparable gîte qui résume tous les progrès dans l'art de vivre confortablement.

La ville de Francfort organise une exposition internationale aéronautique qui aura lieu dans cette ville du 1^{er} juillet au 1^{er} octobre prochain.

Le comité a réuni par souscription un fonds de garantie de 1 million 500 000 francs pour couvrir un déficit éventuel. Différents intéressés et amateurs ont souscrit jusqu'à présent une somme de 250 000 francs, destinée à récompenser les exposants.

MUSIQUE

Par Abel FAIVRE



— Il dort!... quand j'ai là un ténor à 350 francs.

Centeno, fils d'un député et le comte Arnoso, ancien secrétaire du roi Carlos. Le comte Arnoso a été blessé au flanc droit.

Figaro à Londres

UN DISCOURS DE SIR EDWARD GREY

Londres, 8 juin.

Sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères, parlant aujourd'hui à la conférence de la presse impériale, a montré que l'unique et constante mission de ceux qui dirigent les affaires étrangères de la Grande-Bretagne est de conserver, de protéger et de développer les acquisitions du pays, en ayant soin d'écarter le plus possible les motifs de querelle avec les autres.

Pour cela, le premier soin est de veiller jalousement sur la marine, et de la maintenir en état pour faire prévaloir, dans les conseils de la diplomatie mondiale, et dans toutes les parties du monde, l'idéal qui est si cher aux Anglais de la métropole.

L'empire britannique a été créé de toutes pièces, et sa cohésion a été rendue possible, par la compréhension de cet axiome, que le meilleur moyen de s'entendre avec les peuples rivaux est le recours aux compromis. Le ministre ne veut pas qu'on puisse croire que l'Angleterre est plus disposée à transiger avec les pays étrangers quand il s'agit d'intérêts coloniaux que quand il s'agit des intérêts propres à la métropole. Il défend la politique étrangère anglaise du reproche de n'avoir pas toujours su protéger avec assez de vigueur les intérêts britanniques.

La méthode transactionnelle est un des instruments essentiels de tout grand empire. Il faut savoir garder ce qu'on a acquis, mais il faut aussi être modéré quand on a de justes prétentions au delà, car il faut savoir être juste et laisser à chacun sa place au soleil.

L'atmosphère politique, a-t-il dit en terminant, est actuellement au calme; aucun orage ne menace en ce moment l'horizon international; mais l'air n'en est pas moins chargé d'une lourdeur créée par l'excès des dépenses en armements. C'est là un danger sérieux, sur lequel on ne saurait s'illusionner, mais l'enjeu chez nous est trop grand, ajoute le ministre, pour que nous risquions de le compromettre en reculant devant aucun sacrifice maritime, quel qu'il soit.

Au surplus, applaudit lord Cromer, l'hon. Alfred Lyttelton et M. Mac Kenna, premier lord de l'Amirauté, qui présidait cette seconde séance du congrès.

Les délégués ont ensuite dîné chez lord Northcliffe, propriétaire du *Daily Mail*; étaient invités: le duc d'Abercorn, lord Roberts, lord Desborough, lord Onslow, lord Robert Cecil, lord Hugh Cecil, M. Austen Chamberlain, M. J. Henniker Heaton, l'ambassadeur des Etats-Unis, sir Gilbert Parker, etc.

LA COUR ET LA VILLE

Le prince et la princesse de Galles ont quitté Londres ce matin, se rendant dans le duché de Cornwall où ils vont faire une visite officielle de quelques jours. On sait que le prince de Galles a au nombre de ses appanages le duché de Cornwall dont le revenu s'élève à environ deux millions de francs par an. Le prince et la princesse voyageront en Cornwell sous le titre de duc et duchesse de Cornwall.

Cet après-midi, a été célébré à la chapelle

des Gardes de Wellington Barracks le mariage du capitaine lord Esme Charles Gordon Lennox, second fils du duc de Richmond, avec l'hon. Heriotone Frances Caroline Fellowes, troisième fille de lord de Ramsay.

La Coupe du Roi au concours hippique de l'Olympia a été gagnée par l'équipe française, composée du capitaine Berille, du capitaine Cariou et du lieutenant Broudehoux, battant les équipes argentine, italienne, anglaise, belge et canadienne. Les Italiens ont été seconds; les Anglais troisièmes. Les officiers français ont été présents au Roi et à la Reine dans la loge royale. Edouard VII les a félicités chaleureusement de leur succès.

LES THÉÂTRES

Le Roi a fait savoir qu'il a l'intention d'être présent, le lundi 21 juin, à la première représentation de M. Guity, à l'Adelphi Theatre. Au programme, l'Assommoir, avec M. Guity dans le rôle de Coupeau.

Mme Jeanne Darlays a donné au Reichstein Hall, sous le patronage de S. M. la reine Alexandra, un régal qui a eu le plus grand succès. — J. GODEFRIEN.

Amérique latine

NOTES ARGENTINES

Le commerce avec l'Angleterre. — Le consul général de la République Argentine à Londres, M. Sergio Garcia Urbana, a envoyé à son gouvernement les renseignements suivants sur les échanges commerciaux de la République Argentine avec l'Angleterre pour le premier trimestre de 1909.

L'Angleterre a exporté à destination de l'Argentine des produits représentant une valeur totale de 54,673,600 francs.

Voici le relevé des exportations argentines en Angleterre pendant la même période:

Blé, 337,890 tonnes, 73,949,875 fr.; farine, 1,075 tonnes, 240,000 fr.; mais, 59,640 tonnes, 9,163,200 fr.; viande de bœuf réfrigérée, 20,450 tonnes, 450 kil., 18,894,300 fr.; viande de bœuf congelée, 30,062 tonnes, 800 kil., 22 millions 463,175 fr.; viande de mouton réfrigérée, 11,050 kil., 8,475 fr.; viande de mouton congelée, 22,718 tonnes, 850 kil., 17 millions 410,050 fr.; laine, 11,765 tonnes, 725 kil., 26,038,050 fr.; graines de lin, 70,575 tonnes, 310 kil., 18,712,175 fr.; cuirs salés (Argentine et Uruguay), 739,950 kil., 1,311,700 fr.; cuirs de mouton, 1,018,944, 1,473,675 fr.; cuirs salés de mouton, 19,404 unités, 24,700 fr. Soit, en total, 195,039,375 fr., soit, par rapport aux importations de l'Angleterre, une plus-value de 140,363,775 fr. en faveur de l'Argentine.

Dans ces chiffres ne sont pas compris quelques produits importants, d'où il suit que les totaux sont provisoires en attendant les chiffres définitifs.

Eugenio Garzon.

L'état civil des Automobiles

Le Figaro a ces jours derniers, dans un article qui lui était consacré, présenté à ses lecteurs la Société qui, sur l'initiative de M. le duc Decazes, venait de se fonder dans le but d'organiser et d'exploiter un bureau de contrôle mis à la disposition du public pour la surveillance et l'expertise des voitures automobiles.

Pour compléter ces renseignements, il convient d'ajouter que cette Société, dite « Veritas Automobile » a ses bureaux, 7, rue du Mont-Thabor, à Paris; téléphone: 204-94.

Peut-on faire des économies de pneus?

Le doute n'est pas permis et l'on doit, sans hésiter, répondre oui à cette question. Il suffit, en effet, d'employer partout où les pneus ordinaires se révèlent insuffisants, les « Continental, type course trois nervures ».

L'expérience est infaillible, car ils justifient par un très long usage leur légère majoration de prix; ils constituent bientôt un avantage et un bénéfice. En vente dans tous les garages et chez Continental, 146, avenue Malakoff, Paris.

LES

Massacres d'Antioche

Devant le tribunal, il arrive souvent que le détail d'un petit fait révèle par un témoin modeste éclairé le drame dont les principaux acteurs n'avaient pu démêler l'intrigue. C'est dans cet esprit qu'il faut lire le récit des massacres des Arméniens d'Antioche. La marche de cette tragédie, restée presque inconnue, explique les boucheries épouvantables d'Adana et montre d'une façon terriblement précise le mécanisme implacable des massacres. On voudrait bien observer que l'indication du voyage du prophète de guerre sainte ne fut donnée au vice-consul qu'après que le détournement du sultan Abdul-Hamid eut été officiellement proclamé par le caïmakam (sous-préfet) d'Antioche.

Le 19 avril, les musulmans d'Antioche apprirent les massacres d'Adana. La nouvelle traversa le bazar et pénétra dans les maisons de la ville comme une torche brûlante. Immédiatement, les réfugiés se précipitèrent à la fameuse caserne d'Ibrahim-pacha, réclamèrent des munitions, s'approvisionnèrent en cartouches et semblèrent se concerter une minute. La caserne se trouve à l'extrémité sud-ouest de la ville, près du quartier des grecs orthodoxes et des fellahs. Les fanatiques passèrent en courant à côté du sérail (sous-préfecture), et se ruèrent sur le quartier arménien, isolé des grecs orthodoxes par des maisons turques. Comme des chasseurs qui ne tiraient dans une battue que sur une certaine espèce de gibier, ils commencèrent leurs premiers meurtres dans la rue. Près du couvent des Pères franciscains, un Arménien fut reconnu parmi la débandade des orthodoxes et des juifs. Il fut saisi par deux forcenés, jeté contre un mur et à demi étranglé. Puis d'une bousculade il fut précipité dans les eaux limonueuses de l'Oronte. Et alors les réservistes mobilisés se recueillirent de quelques mètres et essayèrent leurs armes sur cette vivante cible à la dérive.

Après cet essai, ils reprirent leur cours et tout en se livrant à une horrible fantasia, coups de feu tirés en l'air, hurlements et chansons, ils envahirent le quartier arménien dont ils reconnaissaient les maisons, comme s'ils avaient été les soldats d'Hérode parcourant la Judée. D'un coup de crosse, ils enfonçaient les portes, et ils entraînaient, précé-

dés de leurs balles. On n'entendait que leur lu-lu-lu-lu stridents, scandés par les détonations que des hurlements de douleur accompagnaient.

Au milieu du massacre, un riche Arménien offrit sa fortune aux massacreurs et leur promit de devenir musulman s'ils lui accordaient la vie sauve. On refusa ses supplications et on le fusilla. Mais, quelques minutes après, les fanatiques se rappellèrent ce marchandage d'abjuration. Ils s'étaient emparés du curé arménien grégorien d'Antioche et d'un évêque qui se trouvait de passage dans la ville. Ils proposèrent à ces deux prisonniers de renier leur foi, et leur promirent la vie à cette condition. Mais « l'abboua » et son évêque refusèrent avec la douceur obstinée des anciens martyrs. Et ils furent condamnés au supplice avant de subir la mort. Un soldat saisit le prêtre par sa longue barbe et lui scalpait le menton. L'évêque endura la même torture avant d'être fusillé. Dans la maison de ces martyrs, vingt-sept Arméniens, témoins de leur courage, furent massacrés les uns après les autres.

Le jour vint et les musulmans se précipitèrent dans les jardins des faubourgs où beaucoup de jeunes hommes s'étaient cachés pendant la nuit. La chasse reprit, plus féroce encore, et dura jusqu'au soir 20 avril. Dans la journée du 21, la fusillade devint plus rare. Elle cessa le 22, parce qu'il n'y avait plus d'hommes à tuer.

Cependant, on indique aux meurtriers que le caravansérail loge des voyageurs, et malgré la courageuse résistance de l'hôtelier, ils sont exécutés. Dans une grotte, neuf Arméniens se sont réfugiés. On fait le siège. Les gendarmes arrivent et promettent à ces malheureux de les protéger. Ils sortent de leur retraite et les gendarmes les fusillent aussitôt. Mais les corps encombrèrent les ruelles de la ville. Les enfants turcs les attachent par les pieds et s'attellent par groupes à la corde les traînent à l'Oronte, ne s'arrêtant dans leur jeu macabre que pour crever les yeux des cadavres.

Trois cents Arméniens furent massacrés dans ces trois jours et leurs femmes et leurs filles furent enfermées dans les maisons turques... Plusieurs de ces malheureux, qui avaient été blessés, furent laissés dans la rue et recueillis au couvent des Pères franciscains. Car M. Albert Potton, vice-consul de France, qui était absent d'Antioche le premier jour de ce massacre était revenu sans escorte à travers la campagne en révolte. Il avait immédiatement sommé le sous-préfet d'intervenir, de réclamer des troupes régulières. Et lui-même, parcourant la ville, avait assuré les premiers secours.

Son intervention empêcha le massacre des villages arméniens de Suedieh, Bitias et Koderbeck et sauva une foule de malheureux qui s'étaient enfuis dans la campagne et qu'il reconduisit lui-même au consulat.

L'arrivée dans la baie de Suedieh d'un navire anglais, le *Triumph*, dont le commandant vint à Antioche se concerter avec M. Potton et l'agent consulaire d'Angleterre, contribua à la pacification de la région.

Cent soixante-douze Arméniens ont été sauvés, qui s'étaient réfugiés ou qui furent conduits chez M. Potton, le couvent des Pères franciscains et dans la mission américaine. Le drogman du consulat de France et ses parents assurèrent aussi le refuge de soixante-quatre personnes, subvenant à leur nourriture et soignant les blessés, parmi lesquels on compte des fillettes et des petits garçons de cinq ans. Le docteur Glyptis, par son dévouement et sa science, a pu sauver de la mort plusieurs de ces petits innocents.

Le 27 avril, une dépêche de l'ambassadeur de France à Constantinople apprit à M. Potton que l'intervention du 3^e corps d'armée avait rétabli l'ordre à Constantinople et que le comité Union et Progrès avait destitué le sultan Abdul-Hamid.

Le caïmakam confirma dans la soirée cette nouvelle et annonça l'arrivée de deux inspecteurs et la marche sur Antioche d'un bataillon des soldats en garnison à Konia.

Aussitôt, on s'empressa d'ensevelir sous la chaux les cadavres des Arméniens et de pousser dans le courant de l'Oronte les victimes qui avaient été jetées dans le fleuve. Le calme revint en ville après quelques paniques, mais les négociants grecs orthodoxes ne sont pas encore revenus ouvrir leurs boutiques dans le bazar.

On avoue que ce massacre a pu être préparé par un certain Selim Anoula Effendi, se disant moutassaréf (sous-préfet de 1^{re} classe) à Kerkout. Cet homme avait reçu l'hospitalité dans une grande famille de musulmans fanatiques. Et, comme obéissant à un mot d'ordre, comme s'il avait été prévenu des massacres d'Adana, il avait quitté Antioche quelques jours avant les tragiques et honteuses journées.

Les inspecteurs extraordinaires envoyés d'Alep par le nouveau gouvernement font une enquête de concert avec M. Potton. Mais, jusqu'à présent, le consulat de France et le couvent des Pères franciscains assurent seuls l'existence de leurs réfugiés, des veuves et des orphelins.

Ce récit me fut envoyé par un musulman, qui, en 1897, m'exposait le programme jeune-turc au cours de promenades amicales sur les bords merveilleux de l'Oronte. J'aurais voulu n'y rien ajouter. Mais je dois rendre un hommage public à M. Albert Potton, le représentant de la France à Antioche. Il ne m'est pas possible de dire ici tout ce que M. Albert Potton a fait pour maintenir et propager l'influence française en Syrie. Grâce à lui, nous restons les Français, encore plus généreux que téméraires. Pendant deux terribles épidémies de choléra, pendant les massacres de 1895, il paya de sa personne, stupéfiant par son courage les Turcs que le fatalisme rend peu susceptibles d'admiration. En 1899, son entremise sauva d'une mort certaine toute la population arménienne des villages de Koderbeck, Yonoulouk et Bitias qui, sur la possession de compatriotes naturalisés américains, avaient voulu organiser une résistance à main armée. Je n'ose avouer que les longs services de M. Albert Potton n'ont jamais reçu cette récompense avec quoi nous payons l'héroïsme. J'ai déjà porté à sa modestie une assez rude atteinte en le montrant bon Français fait aimer la France.

Régis Gignoux.

Prenez garde à votre peau

Vous êtes exposé à avoir des boutons, des rougeurs ou quelque autre ennui de ce genre si vous employez un savon de basse qualité et qui, à votre insu, vous irrite la peau. Evitez ces désagréments en adoptant le Savon à l'Eau de Toilette Lubin, qui est de premier ordre par ses qualités hygiéniques autant que par son parfum.

Pour les Orphelins de Douvaine

Vous connaissez cette œuvre admirable de l'orphelinat de Douvaine. Notre éminente collaboratrice « Femina » rappelait ici, l'autre jour, avec la vibrante et poétique éloquence qui lui est coutumière, son origine si touchante, son but si noble et si hautement philanthropique. Vous savez aussi l'effort prodigieux du comité, l'admirable dévouement du brave abbé Lesage, l'empressement de tous à répondre à son appel.

Si les petits orphelins de Douvaine nous doivent pourtant quelque gratitude, nous leur devons depuis hier une grande reconnaissance.

Grâce à eux, nous avons eu, en effet, la surprise d'une belle émotion artistique et musicale, dont le seul regret qu'elle nous ait laissé fut d'être trop brève.

C'est là, je crois, l'impression que chacun dut emporter de la matinée de gala organisée, hier, sous le patronage de Mme la comtesse d'Eu, au théâtre Sarah-Bernhardt, et dont le programme réunissait les concours du célèbre pianiste Leon Delafosse, de l'éminent flûtiste Philippe Gaubert, du maître Widor, de l'orchestre de l'Opéra, sous la direction de Paul Vidal, et qui nous offrait enfin ce spectacle unique: Mme Charles Max et M. Muratore dans le quatrième acte d'*Otello*!

Il fallait sans doute toute l'éloquence si troublante des petites voix de l'orphelinat de Douvaine, qui savent si bien toucher le cœur généreux des grands artistes, pour décider l'exquise cantatrice mondaine à affronter, pour un jour, les planches d'un théâtre... Je ne crois point qu'elle le puisse regretter, car cette circonstance lui a fourni l'occasion d'un éclatant succès. Ce fut une véritable révélation: celle d'un art dont nous ne connaissions encore que le charme si pénétrant et si suave, mais dont nous ne soupçonnions pas l'autorité et l'ampleur.

Le rôle de Desdemone est, comme on le sait, dans ce quatrième acte, d'une rare complexité; écrit dans une tessiture très étendue, il exige une souplesse de voix remarquable et de réelles qualités dramatiques.

Mme Charles Max s'en est acquittée avec une merveilleuse aisance. Admirable de gestes et d'attitudes qu'elle pare de sa grâce poétique et de sa délicate beauté, émuante dans l'air du *Saint* et dans l'*Ave Maria*, superbement douloureuse et tragique dans la scène finale, elle prête à cette musique incomparablement expressive la pureté de sa voix aux demi-teintes exquis, au timbre si velouté dans le registre grave, si limpide dans les notes élevées et si vibrante aussi.

Elle eut, est-il besoin de le dire? dans Muratore, un partenaire digne d'elle. Le grand ténor a fait d'*Otello* une de ses plus intéressantes créations. Sa voix puissante et charnelle s'y épanouit magnifiquement. Je n'aurai garde d'oublier enfin Mlle Goulancourt, dans le rôle d'Emilia, MM. Triadou,

Gougnet et Delpouget qui complètent cet intéressant ensemble.

Nous avions eu auparavant le régal d'entendre Léon Delafosse. Il ne se prodigue guère, comme on le sait, au public parisien. Aussi bien apprécié-t-on davantage la rare fortune de pouvoir l'applaudir. Nul ne comprend, semble-t-il, et ne sait mettre en relief mieux que lui l'intensité d'expression, la poésie du piano, l'infinité variée de ses ressources.

Hier il nous donna la joie d'entendre la fantaisie pour piano et orchestre de Widor, que l'auteur était venu diriger lui-même.

C'est une œuvre d'une jeunesse et d'une maîtrise et d'une allure prestigieuses. On y retrouve la « main » élégante et la musicalité délicate du très distingué compositeur qui a évidemment cherché et a réussi à marier, si je puis dire, les sonorités du piano avec celles de l'orchestre. Chaque élément garde néanmoins sa personnalité propre ; l'effet en est pittoresque, l'infinité séduisante ; l'interprétation fut supérieure, et provoqua d'enthousiasmes applaudissements qui se répétèrent lorsque Léon Delafosse joua, comme il sait seul le jouer, un Nocturne de Chopin, le Caprice de Scarlatti-Tausig et la curieuse paraphrase de Graniger sur la Valse des Fleurs, de Tschakowsky.

M. Ch. Gumbert, le merveilleux flûtiste, eut également sa part de succès dans le Concerto de Mozart, et l'on goûta fort la Danse macabre, de Saint-Saëns, l'Ouverture de Freischütz, et celle du Tannhäuser, exécutées par l'orchestre sous la direction de Paul Vidal.

Dans l'élegant auditorio, reconnu :

Princesse de Brancovan, princesse de Polignac, princesse de Chimay, Mme et Mlle Bartholin, comte et comtesse de la Bedoyère, marquise et Mlle de Castellajane, baronne E. de Rothschild, baronne H. de Rothschild, comte et comtesse de Chaumont-Quitry, duchesse d'Uzes, comtesse et Mlle de Sausse, comte et comtesse de Grandjeu, comte et comtesse A. de Gabric, comte Alexandre de Brancovan, comte de Nodou, comte prince C. de Brancovan, marquis et marquise de Piennes, Mme M. Epluriss, comte et comtesse de Sausse-Saint-Cyr, Mme H. de Wendel, Mme de Noivina, M. et Mme J. Bartholin, comte et comtesse d'Adary, comtesse de la Baume, comtesse Vigier, comte Fleury, Mme René Lara, vicomtesse de Choleat, Mme Dute, comtesse de Castellajane, baron de Zuylen, Mme A. Daudet, Mme Buleau, baronne de Vilmorin, marquise de Chateaufort, Mme Legrand, M. de Chevarrier.

Résultat de cette matinée : quinze mille francs de recettes, c'est-à-dire la possibilité de recueillir de nouveaux orphelins et de sauver de la détresse matérielle et morale de pauvres petits déshérités de la vie, puisqu'ils y sont tous seuls...

Vervet.

NOTES D'UN PARISIEN

NOTRE HÉROÏSME

Quoi qu'en puissent prétendre des esprits chagrins, la générosité de M. Carnegie trouva son emploi à Paris. Et la commission, que M. Clemenceau doit bientôt charger de découvrir parmi nous des héros, n'aura qu'à se promener dans les rues pour éprouver aussitôt l'embarras du choix...

Par le temps qui court, tout Parisien qui sort de chez soi est, dès cet instant, un candidat-héros. Ne méprise-t-il pas mille dangers qui lui sont parfaitement connus ? Que dis-je ? Ces dangers, il les recherche... Voyez-le, qui guette, au coin du trottoir, le passage de l'autobus. L'énorme voiture disgracieuse, mal équilibrée, le frôle ; il s'éclaire et, sans nul souci de l'avenir, il se jette bravement sur l'impératrice.

Mais cet autre, qui se croit bien sage, est mille fois plus hardi encore : il choisit le vieil omnibus à chevaux. L'imprudent ! C'est comme si, sur le champ de bataille, il se croyait à l'abri dans une hutte en bois, cible tentante pour la scientifique mitrailleuse. A-t-il oublié les risques de la zone dangereuse et, parce qu'il veut ignorer l'autobus, imaginerait-il dans sa naïveté que l'autobus l'épargnera ?

C'étaient des héros, ces infortunés qui ont osé monter dimanche dans un omnibus destiné à traverser la rue Réaumur. Hélas ! ils ont payé cher leur audace inconcevable, lorsque le petit tramway électrique de Montreuil les a massacrés comme il sait faire. Mais qui de nous n'accomplit chaque jour, obscurément, sans forfanterie, mille actions d'égalé valeur ?

Nous n'en sommes pas plus fiers pour cela. Car nous sommes des héros modestes.

D.

LA CHAMBRE

Mardi, 8 juin.

LES CONSEILS DE GUERRE

Il est impossible de voir une assemblée plus dégoûtée de la fastidieuse besogne qu'elle fait. Cependant, on dirait qu'il y a une conspiration pour rouler indéfiniment ce rocher, qui rappelle des souvenirs mythologiques. Quand on entre dans la salle, la physionomie des députés respire l'ennui ; mais aussitôt que le président, fort ennuyé lui-même, ouvre le débat, c'est à qui s'empresera d'y prendre part. Les grands discours ayant fait leur temps, on procède par dialogues et même par interruptions, jusqu'au moment où un pince sans-rire pose de tout abandonner à la censure du Sénat.

Aujourd'hui encore, la discussion a gardé ce caractère de colloque animé, où l'on coupe volontiers la parole à son voisin. Elle n'y a pas gagné.

M. Lasies avait proposé un amendement relatif aux détenus militaires victimes d'un accident du travail, et la Chambre s'était empressée de le renvoyer à la commission, mais cette fois cette aimable personne a fait la sourde oreille. M. Lasies n'en a pas moins satisfaction : M. le sous-secrétaire d'Etat Chéron lui promet que les détenus auxquels il s'intéresse seront compris dans un projet de loi spécial.

Hier M. Varenne avait demandé que l'on punît les auteurs de supérieur à inférieure. La commission a passé outre et il s'en étonne. M. Chéron, lui, répond qu'un chef un peu brusque qui emploiera une expression vive ne sera pas toujours le plus mauvais chef et que le soldat préférerait à une peine sévère ; mais M. Varenne insiste, et le mot de *bravade* qu'il prononce emporte le vote de la Chambre. Son amendement est pris en considération par 332 voix contre 218, de sorte que l'ensemble de l'article 24 se trouve encore une fois réservé.

Une polémique très longue s'engage ensuite sur le délit de provocation à la désertion. Plusieurs députés, entre autres M. Paul Meunier, se plaignent que le texte manque de clarté. Le rapporteur,

M. Labori, fait une concession sur la première moitié de l'article, mais M. Chéron résiste sur la seconde. Il estime que l'amendement proposé par M. Paul Meunier irait à l'encontre du but poursuivi et aggraverait la situation d'un certain nombre de prévenus, tandis que les délinquants les moins intéressants échapperaient à la répression. On chicane longuement et la Chambre, après avoir voté l'article 24 bis, une nouvelle rédaction de M. Desplas. Cependant, M. Allard n'est pas encore content et l'article 24 bis est renvoyé à la commission. Comme on désire en finir avec ce conflit d'opinions, la Chambre suspend la séance et la commission revient bientôt avec un paragraphe qui met fin au débat. Elle a profité de ce répit pour repousser l'amendement de M. Varenne soumis antérieurement à son examen. Elle considère que l'action disciplinaire et le droit commun suffisent à réprimer les écarts des supérieurs.

Naturellement M. Varenne proteste et la controverse repart à perte de vue. Le président de la commission, M. Puech, le sous-secrétaire d'Etat et le rapporteur donnent l'un après l'autre. M. Klotz soutient M. Varenne ; mais la Chambre se rend aux raisons invoquées par M. de Grandmaison et Millevoye et aussi par M. de Lanjuinais dans cette anecdote savoureuse :

M. de Lanjuinais. — Un capitaine de hussards fait gratter à son ordonnance diverses sortes de vin.

— Comment le trouves-tu ? demandait-il à chaque fois.

— Excellent, répondait chaque fois le soldat.

— Animal, reprit à la fin l'officier, tu les trouves tous bons ! (Rires.)

Cette anecdote me semble la plus formidablement critique de l'amendement de M. Varenne. (Très bien ! sur divers bancs.) Allez-vous poursuivre l'officier pour outrages au soldat ? (Rires.)

Elle comprend qu'il est impossible de définir exactement l'injure, que l'amendement de M. Varenne engendrerait une foule d'abus, et, à la majorité de 337 voix contre 230, elle le rejette après l'avoir d'abord adopté. C'est ainsi que le sort de ce malheureux article 24 est enfin fixé et qu'il fait dorénavant partie de la loi.

Pas-Perdus.

LE SÉNAT

On remarquait hier, dans les couloirs du Sénat, un assez grand nombre de députés. Quel événement grave pouvait bien motiver leur présence ? Était-ce la visite de l'ambassade marocaine ? la réunion du groupe interparlementaire pour l'adoption de la loi sur le budget ? Ce qui intéressait à ce point les membres de l'autre Chambre, c'était le tirage au sort du département appelé à élire un sénateur en remplacement de M. Guéin, sénateur inamovible, décédé.

Le sort a désigné le département du Morbihan. Les radicaux-socialistes n'ont, cette fois, pas de chance.

Le sort ayant prononcé, le Sénat a repris la discussion des primes à la sériciculture.

Au nom du gouvernement, M. Caillaux a déclaré qu'il était financièrement impossible d'élever la prime à 0 fr. 70. Puis les sériciculteurs ont sévi de nouveau pour arracher d'importantes concessions au ministre des finances. Malgré leurs efforts, le Sénat, après pointage, a repoussé par 192 voix contre 85 le chiffre de 0 fr. 70. Il repousse aussi une proposition transactionnelle de M. Tillaye et adopte les articles 2 et 3.

Sur l'article 4 un amendement de M. Las Cases proposant que les filateurs donneront à leurs ouvrières filouses un minimum de salaire de 2 francs, est, après une intervention de M. Cruppi, ministre du commerce, également repoussé.

La discussion continuera jeudi.

Auguste Avril.

Autour de la politique

La crise du parti radical

Le parti radical traverse une crise. Ce n'est évidemment pas une crise de croissance. Trois des membres du comité exécutif — et non des moindres, MM. Hériot, maire de Lyon, Justin Godart, député, et Pontolle ont envoyé leur démission. Ils se plaignent, à juste titre, des avances du parti aux unifiés et accusent M. Lafferre, président du comité, d'être intervenu auprès de M. Clemenceau afin d'obtenir l'ajournement indéfini de la réforme électorale.

M. Lafferre, de son côté, est très mécontent du comité exécutif qui fait une politique tout à fait opposée à la sienne. M. Lafferre est l'ami du gouvernement ; le comité exécutif est son adversaire.

Le comité exécutif voulait une interpellation sur la politique générale. M. Lafferre n'en désire pas, estimant que tout est pour le mieux dans la meilleure des républiques radicales.

M. Lafferre, enfin, présente qu'on cherche à l'amoindrir, il constate que sous sa haute direction le parti s'émiette, s'effrite, se disloque.

Alors M. Lafferre se retire.

Dans une lettre qu'il adresse à M. Steeg, vice-président du comité exécutif, il déclare qu'il ne se sent plus l'autorité nécessaire pour diriger les travaux du comité et il remet les pouvoirs qui lui avaient été confiés.

Cette démission va certainement aggraver la crise et provoquer une scission dans le sein de ce parti tourmenté par des intérêts électoraux contradictoires.

Le statut des fonctionnaires

Le groupe de la gauche démocratique s'est réuni hier pour s'occuper du projet de loi sur le statut des fonctionnaires.

Il a été décidé de déposer l'amendement suivant à l'article 10 du projet du gouvernement :

« Toute recommandation adressée par un membre du Parlement à un ministre en faveur d'un fonctionnaire ne pourra être faite par écrit et sera mentionnée au Journal officiel. »

Le groupe s'est occupé ensuite du budget de 1940. Conformément à la démarche qu'il a faite en mars dernier auprès du président du

Conseil, le groupe insiste pour que le dépôt du projet de budget soit fait incessamment.

L'impôt sur le revenu

La commission sénatoriale de l'impôt sur le revenu, réunie sous la présidence de M. Rouvier, a examiné hier la méthode de travail qu'il conviendrait d'adopter. Après une discussion, à laquelle ont pris part notamment MM. Allard, Crémieux, Bondey, Ribet, Peytral et Rouvier, elle a décidé de charger M. Allard de préparer pour la prochaine séance, qui aura lieu vendredi, une note dans laquelle seraient rappelés les vœux de la Chambre des députés tendant à modifier le rendement soit du projet primitif, soit du projet élaboré par la commission de la Chambre. Cette note sera soumise à M. le ministre des finances.

Les retraites des employés des chemins de fer

Dans l'avis qu'il a rédigé au nom de la commission des finances pour les retraites des chemins de fer et dont il nous a communiqué hier les bonnes feuilles, M. Poincaré reconnaît, comme l'a fait dimanche le ministre des travaux publics, le zèle et le dévouement des 308.000 agents des chemins de fer, mais il affirme sa résolution de s'en tenir à l'étude des conséquences financières de la loi projetée.

La commission des finances, dit-il en substance, n'a pas cru qu'il lui appartint de discuter le principe de cette loi. Si elle n'avait jugé qu'à entrer dans cette discussion elle eût empiété sur le domaine de la commission spéciale, elle n'eût certainement pas été unanime à accepter l'idée d'une législation exceptionnelle faite en faveur des employés et ouvriers des chemins de fer.

Plusieurs membres de la commission des finances pensent au contraire qu'à l'heure même où va être discuté un projet général de retraites ouvrières, déterminant certaines conditions d'âge et de durée de services, il y a quelque anomalie à y déroger en faveur d'une catégorie de travailleurs.

D'autre part, les objections formulées par les Compagnies de chemins de fer contre la légitimité de l'intervention législative dans la question des retraites ne semblent pas indignes d'attention.

M. Barthou a parlé des inégalités choquantes qui existent entre le travail, les devoirs, les responsabilités, des personnels des divers réseaux. Il a ajouté que la place tenue par les chemins de fer dans la vie de la nation, dont ils sont un rouage essentiel et indispensable, justifie une législation spéciale.

Ces observations ne semblent pas décisives à tous les membres de la commission. Le gouvernement a un droit de contrôle, il peut faire cesser les inégalités et les abus ; aller plus loin, c'est ajouter au cahier des charges, par la volonté du prince, des dispositions que le contrat n'a pas prévues. C'est, par conséquent, modifier après coup et sans accord préalable les rapports juridiques du pouvoir concédant et des concessionnaires.

Mais, même au point de vue strictement financier, un certain nombre de membres de la commission des finances et, parmi eux, son rapporteur général, considèrent que l'heure n'est point favorable à la législation proposée, sous quelque forme qu'on l'envisage. Le projet le moins onéreux, c'est-à-dire celui du gouvernement, aura lui-même un contre-coup prolongé sur le budget de l'Etat et il créera un précédent dont se prévoyaient fort ou tard les employés des compagnies secondaires d'intérêt général, ceux des chemins de fer algériens et, sans doute, malgré les précautions prises pour éviter ce résultat, plusieurs catégories de fonctionnaires.

Mais pour se conformer à l'opinion de la majorité de la commission qui a donné la préférence au texte du gouvernement, M. Poincaré, après ces observations préliminaires, dont on apprécie la haute raison, conclut à l'adoption du projet du gouvernement, qui est moins onéreux que celui de la commission des chemins de fer, mais qui surpasse néanmoins pour les budgets, pendant assez longtemps, une surcharge annuelle de 27 millions 1/2.

Auguste Avril.

APRÈS L'AGITATION SYNDICALISTE

Corrections et précisions nécessaires

A la séance du 29 mars dernier de la commission permanente du Conseil supérieur du travail, les représentants des chambres de commerce et des prud'hommes patrons virent repousser la motion suivante :

Les associations professionnelles sont constituées sous le régime de la loi du 1^{er} juillet 1901 et soumises aux conditions et garanties prévues par ladite loi.

Sous le prétexte que leurs associations professionnelles n'étaient pas encore prêtes à assumer moralement toutes les responsabilités, les représentants des syndicats ouvriers votèrent contre cette motion. Elle l'aurait inadmissible à leurs collègues de la commission qu'une association pût prétendre à des privilèges, tout en repoussant les sanctions destinées à assurer aux tiers et aux membres de l'association eux-mêmes les garanties que la loi doit exiger, chaque fois qu'elle accorde une liberté nouvelle. Il est estimé que, s'il y a lieu d'accorder sans hésiter aux syndicats certaines libertés nouvelles, et notamment la faculté de posséder, il importe de placer en face de chacun des nouveaux droits accordés une disposition légale, destinée à réprimer l'abus de ce droit. De même, si les associations professionnelles doivent être régies par des dispositions particulières, il est sans intérêt que celles-ci soient introduites dans la loi de 1901 ou restent l'objet d'une loi spéciale comme celle du 21 mars 1884, mais il importe par contre — quelle que soit la loi appliquée aux syndicats — de limiter le droit de condition qui découle de la loi du 25 mai 1864, en distinguant nettement la condition licite de la condition illicite.

Les récentes grèves des P. T. T. ont montré à quelles pertes l'industrie et le commerce restaient exposés, faute d'une semblable limitation du droit de condition. C'est pour tirer une conclusion des faits de grève récents, autant que pour en prévenir le retour, que les représentants des Chambres de commerce et des prud'hommes patrons proposent à la commission permanente du Conseil supérieur du travail d'apporter aux lois de 1884 et de 1901 les adjonctions et les corrections qui sont devenues indispensables.

Tout d'abord, ce complément à l'article 2, de la loi de 1884 :

Pourront continuer à faire partie d'un syndicat professionnel les personnes qui auront abandonné la profession, à condition de ne pas exercer, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un professionnel, de débiter de boissons, à moins qu'il ne s'agisse d'un syndicat de débiteurs de boissons.

Avec ce corollaire, le projet de loi

Toute personne condamnée à une peine entraînant pour un citoyen français la perte

des droits électoraux ne pourra faire partie d'un syndicat pendant la durée fixée par la loi pour la déchéance électorale.

Puis cette correction à l'article 4 :

Modifier le premier paragraphe de cet article comme suit : « Les fondateurs de tout syndicat professionnel devront déposer les statuts et les noms, prénoms et domicile de ceux qui à un titre quelconque sont chargés de son administration ou de sa direction ».

Et cette nouvelle rédaction de l'article 6 :

Les syndicats professionnels jouissent de la personnalité civile. Ils ont le droit d'acquiescer à titre gratuit et à titre onéreux des biens, meubles et immeubles.

Toutes les valeurs mobilières des syndicats doivent être placées en titres nominatifs.

Tout syndicat peut, s'il y est autorisé par ses statuts, à condition de ne pas distribuer de bénéfices, même sous forme de ristourne à ses adhérents :

1° Acheter pour le céder, louer ou prêter à ses seuls membres les matières premières, machines, instruments, outillage, semences et bestiaux nécessaires à l'exercice de la profession ;

2° Prêter son entremise pour la vente des produits du travail de ses membres, faciliter cette vente par expositions, annonces, publications, groupements de commandes et d'expéditions ;

3° Créer, administrer ou subventionner des œuvres professionnelles telles que : institutions professionnelles de prévoyance, laboratoires d'expériences, cours et publications strictement professionnels.

Chaque année, les administrateurs de tout syndicat doivent soumettre à ses adhérents le bilan et le compte rendu des opérations de l'association.

Tout syndicat professionnel légalement constitué peut ester en justice dans les instances intéressant le syndicat personnel ou moral, il ne peut exercer les actions individuelles appartenant à l'un ou plusieurs de ses membres. Les administrateurs ou directeurs à un titre quelconque d'un syndicat sont avec le syndicat et solidairement entre eux responsables des frais judiciaires et des condamnations encourues pour délit ou quasi-délit.

Les dispositions de la présente loi sont applicables aux unions de syndicats.

Toutefois, les unions formées entre des syndicats appartenant à des professions différentes et non connexes ne peuvent posséder aucun immeuble ni ester en justice ; les syndicats qui les composent et leurs administrateurs sont responsables, dans les conditions de la présente loi, des infractions, délits et quasi-délits commis par l'union.

Pour fixer les garanties et les sanctions, il ne suffit pas de modifier la loi de 1884 (art. 9), mais il faut encore s'en prendre au Code pénal ; il faut décider que les infractions aux dispositions des articles 2, 3, 4, 5 et 6 de la présente loi seront poursuivies contre les fondateurs, administrateurs ou directeurs d'un syndicat ou d'une union qui se serait maintenue ou reconstituée illégalement après jugement de dissolution. Seront punies de la même peine les personnes qui auront favorisé la réunion des membres du syndicat ou de l'union dissous, en consentant l'usage d'un local dont elles disposent. (Emprunté à la loi de 1901, article 8.)

L'article 44 du Code pénal est modifié comme suit :

Sera puni d'un emprisonnement de six jours à trois ans et d'une amende de 46 à 3.000 francs, ou de l'une de ces deux peines seulement, quiconque à l'aide de violences envers les personnes ou contre les propriétés, voies de fait, menaces, manœuvres frauduleuses ou autres, rendues publiques ou actes d'intimidation aura amené ou maintenu, tenté d'amener ou de maintenir une cessation concertée de travail, ou porté ou tenté de porter atteinte au libre exercice de l'industrie, du travail ou d'une profession quelconque.

Lorsque les faits prévus par le paragraphe précédent auront été commis par suite d'un plan concerté ou par suite d'un complot, les coupables pourront être punis, par arrêt ou jugement, à l'interdiction de séjour pendant deux ans au moins et cinq ans au plus.

(Cette rédaction empruntée au projet Traux voté le 14 février 1896 par le Sénat et à la loi belge de 1892 révisée en un seul, contre le projet Traux, les deux, contre l'article 414 et 415 du Code pénal.)

L'article 45 du Code pénal est remplacé par la disposition ci-après :

Sera puni d'un emprisonnement de six jours à deux ans et d'une amende de 16 à 500 francs, ou de l'une de ces deux peines seulement, quiconque aura, en dehors des cas prévus par l'article précédent, amené ou maintenu, tenté d'amener ou de maintenir une cessation concertée de travail de la part des ouvriers et employés d'une administration de l'Etat, du département et de la commune ou de toute exploitation, publique ou privée, dont le personnel est placé sous les ordres des ministres de la guerre et de la marine ou mis à leur disposition en cas de mobilisation. (Texte renoué du projet Traux voté par le Sénat le 4 février 1896.)

Les auteurs de ce remarquable projet sont MM. Borderel, Cante, Deville, Heurleau, Honoré, Polin, Soulé, Tournon, représentants des Chambres de commerce et de grandes entreprises industrielles et commerciales. Le soin avec lequel ils ont écarté, sous l'entente du marchand de vins, tout gréviste étranger au syndicat, la précision qui a fixé cette condamnation de la C. G. T. : « Toutefois les unions formées entre des syndicats appartenant à des professions différentes et non connexes ne peuvent posséder aucun immeuble, ni ester en justice », etc., l'allocation si équitable et si ferme des sanctions établies en rapport aux conditions modernes font de cette proposition la seule arme de défense — non d'attaque — ni de provocation — avec laquelle notre société peut aujourd'hui se protéger.

Espérons que la commission permanente du Conseil supérieur du travail appréciera le secours légal qui est offert à l'industrie et au commerce de notre pays.

André Nédé.

M. Constans en France

M. Constans est arrivé hier dans la matinée à Marseille, par le paquebot *Phrygie*. Après avoir pris quelque repos à l'hôtel Terminus, il est parti pour Paris, dans la soirée, par le train de 7 h. 40.

L'ancien ambassadeur de France à Constantinople, qui paraissait en très bonne santé, a déclaré aux nombreuses personnes qui étaient allées au-devant lui qu'il avait fait une excellente traversée.

Le correspondant du *Temps*, qu'il a reçu, a pu lui poser un certain nombre de questions sur la situation actuelle en Turquie.

D'après les réponses de M. Constans, cette situation est très rassurante, non seulement pour le présent, mais pour l'avenir. Le nouveau gouvernement est composé d'hommes de grande valeur et énergiques, dont le seul but est de ramener un peu d'ordre dans le pays, et qui y parviendront, parce qu'on plus de leurs qualités personnelles, ils ont su gagner la confiance de tout le monde. Il y a eu quelques exécutions ; mais ce ne sont guère que des révolutionnaires « de bas étage » qui ont été pendus.

Et comme le correspondant du *Temps* lui demandait qu'elle était plus particulièrement la situation de la France, M. Constans a fait la déclaration suivante :

— Je crois qu'elle est bonne à tous les égards, mais il ne m'appartient pas de la juger, étant donné que je suis resté dix ans ambassadeur dans ce pays.

Mais M. Bompard, non successeur, pourra apprécier le résultat de mes courts. Nous ne sommes pas amis de tout le monde. A mon départ, pas une personnalité, pas un fonctionnaire n'a osé de venir me saluer.

Les Turcs aiment la France. Ils n'oublient pas que c'est chez nous qu'ils sont venus puiser le sentiment de la liberté. Certes, les Allemands ne leur sont pas indifférents ; mais on les considère avec un sentiment de respect qui inspire la force. Les Anglais étaient prépondérants, et les Turcs se laissaient volontiers impressionner par leur belle flotte ; mais au cours de récents événements, ils ont pris parti, et on leur en tient rigueur.

Puis, passant à la question des écoles, il a indiqué que toutes nos écoles et nos établissements religieux étaient fréquentés par plus de cent mille enfants. Sans doute, on a créé aussi des écoles laïques et un lycée à Salonique, et ce, avec plus ou moins de succès dans la direction. Mais il n'y a guère qu'un million d'enfants qui s'y rendent.

Les enfants, a-t-il expliqué, apprennent le français aussi bien chez les religieux qu'en les recevant gratuitement, que dans les écoles laïques, où ils doivent payer, et c'est la seule chose qui m'importe ; car je me soucie peu qu'on leur apprenne la philosophie.

Questionné enfin sur sa rentrée possible dans la vie politique, M. Constans a répondu que tout ce qu'il avait raison d'attendre, c'était du domaine de la pure fantaisie, qu'il se réservait de régler sa conduite sur les événements.

Sans doute, il ira voir le Président de la République, MM. Clemenceau, Barthou et quelques amis. Mais, avant tout, il aspire au repos et il restera un mois ou deux à la campagne, ce qui lui est bien dû, à la terminaison d'une ambassade, après un séjour de dix années en pays étranger.

L. C.

JOURNAUX ET REVUES

Les élections de dimanche

Les *Débats* tirent la moralité des élections sénatoriales qu'il y a eues, dimanche, dans l'Aube et dans la Sarthe ; une agressive moralité. La voici.

Dans l'Aube, il y avait trois candidats. C'étaient : un radical-socialiste, un républicain modéré, puis M. Castillard, radical anticollectiviste. Le radical-socialiste avait, paraît-il, reçu la « bénédiction » du si vénérable M. Lafferre ; le républicain modéré comptait sur sa modération. Quant à M. Castillard, on se rappelle probablement toute la haine qu'il a excitée parmi les socialistes, quand il a fait campagne pour l'indispensable maintien de la peine de mort.

Les *Débats* considèrent que M. Castillard a bénéficié, auprès des électeurs, de cette hostilité dont les socialistes unifiés l'honorèrent.

C'est bien... Et à la faveur d'un fait si gracieux, on serait — imprudemment — tenté d'oublier que le nouveau sénateur est tout de même radical.

Dans la Sarthe, on a vu passer un « indépendant ». C'est une belle et rare chose. Les *Débats* ont bien raison de la signaler. Et d'autant plus que cet indépendant méritoire eût à lutter contre un inépuisable candidat officiel. Candidat officiel, — enfin, le candidat officiel de M. Caillaux. Ce candidat de notre si regrettable ministre des finances s'appelle M. le docteur Breteau. Mais, si M. Caillaux lui-même dit dimanche matin croire qu'il était le grand électeur de la Sarthe, il ne doit pas avoir gardé cette illusion.

Sénateurs et députés radicaux du département placardèrent de beaux « appels » pour le candidat de M. Caillaux. — M. Caillaux avait signé ce document !... Et il avait joint à son nom son titre de ministre des finances, modestement !... Fine manœuvre, et que les électeurs de la Sarthe ont bel et bien déjouée. Le candidat du désorganisateur de nos finances a été battu à merveille par M. Lebert.

M. Caillaux, disent les *Débats*, a pu ainsi mesurer l'étage de sa popularité. Il est un des rares ministres qui ne sont même plus prophètes dans leur pays.

Les *Débats* consistent enfin que les deux élus de dimanche portent « l'étiquette radicale » ; mais leur succès est dû à ce qu'ils représentent « autre chose que les idées radicales ».

C'est pas étonnant, vu que les « idées radicales », aujourd'hui, ne sont plus absolument rien du tout !

Bref, les élus de dimanche ont réussi contre les socialistes : c'est tout ce qu'il fallait.

André Beaunier.

LA PRESSE DE CE MATIN

L'humanité, sous la signature de M. Jaures :

Après la démission de M. Lafferre, qui abandonne la présidence du comité exécutif du parti radical :

obligés. De plus il fait à l'administration de la marine M. Pénissat, un grief de ce qu'il s'est précisément occupé des choses de la marine et qu'il s'est entremis pour apaiser le conflit actuel, ruineux aussi bien pour le commerce que pour la vie maritime elle-même.

Cette étrange théorie a trouvé chez les inscrits des auditeurs crédules et, encore une fois, les victimes de M. Rivelli ont voté la continuation de la grève. Ils ne persistent en somme que pour être mieux désabusés.

Thomas.

Gazette des Tribunaux

TRIBUNAL CORRECTIONNEL (8^e Chambre) : L'antichambre, la bonne et le chien du procureur général.

Le 20 mai, la maison si calme d'ordinaire où habite, au 13 de la rue Soufflot, M. Victor Fabre, procureur général près la Cour d'appel, fut troublée par des incidents qui pourraient faire une scène comique pour cinématographe. Le 20 mai, jour de l'Ascension, et de vacances, M. le procureur général était chez lui. Soudain (c'est M. Fabre qui est venu lui-même à la barre nous conter les faits), lui-même le procureur général entend du bruit, cris, injures, et bruit de lutte. On se battait du côté de l'escalier de service. Un crime peut-être, et cela dans la maison même du chef suprême du parquet. M. le procureur général voit tout à coup sa bonne, Léonie Curiz, se précipiter chez lui. Derrière elle, un jeune homme court, menaçant. Il aperçoit M. Fabre et s'écrie haletant : « Votre bonne... Votre bonne... »

Un inconnu entrant chez moi, nous disait M. Fabre, Je repoussai la porte. Il insistait. Je lui dis : « Retirez-vous », et ajoutai même : « Fiez-vous à moi ! Si vous violez mon domicile, je vous ferai arrêter. »

La menace du chef du Parquet n'intimida guère le jeune homme, qui montra le poing à M. le procureur général en s'écriant : « Imbécile ! » Tout à coup (des inconnus se succédant chez le magistrat comme des personnages de pantomime anglaise), survint chez M. Fabre une dame qui prit le jeune homme par la main et l'emmena. M. Fabre sut depuis que cette dame était la mère de M. Arnault, un voisin, qui avait si brusquement envahi l'appartement du procureur général.

Que s'était-il donc passé ? Et pourquoi M. Arnault, professeur d'anglais, comparait-il à un héros de roman, accusé de coups et blessures sur la personne de la bonne du procureur général ? M. Arnault a une antichambre bien bizarre, et qui semble fort incommode. La porte de l'escalier de service donne juste en face de la porte du grand escalier, et, pour aller de l'escalier de service chez M. Fabre, les domestiques de M. le procureur général sont forcés de passer par l'antichambre de M. Arnault, en quelque sorte commune aux deux locataires. Le 20 mai, on sonne chez M. Arnault. C'est une dame Moral qui vient rendre visite à Mme Arnault. M. Arnault ouvre la porte. Au même instant, par l'escalier de service, entrant dans l'antichambre la bonne de M. Fabre. Elle avait à la main un filet avec des provisions pour le repas du soir, une boîte à lait, un grand pain et en laisse le petit chien de M. le procureur général.

Au moment où M. Arnault ouvrait à Mme Moral, Léonie Curiz entrant, et M. Arnault se trouvait serré, en « sandwich », entre les deux portes entrouvertes. Une lutte s'engage à qui ne cédera point. La bonne pousse la porte du ventre, M. Arnault la repousse du dos. Mme Moral aperçoit Léonie Curiz brandissant au-dessus de la tête de M. Arnault le grand pain et la boîte à lait. Coups, cris, bataille, bagarre ; la boîte à lait se renverse, le pain se brise, le chien s'enfuit (on ne le retrouve que longtemps après, blotti, apeuré, dans le grand escalier) : une scène comique pour les Hanlon-Lee, qui se termina dans l'appartement envahi de M. le procureur général.

M. Arnault a été poursuivi pour coups et blessures. Il prétend n'avoir point frappé et, au contraire, avoir reçu des coups (ce qu'affirme d'ailleurs Mme Moral). Banale affaire, mais qui à l'audience prit des proportions par la présence même de M. Fabre quittant son Parquet général pour venir témoigner. Banale affaire, mais qui valut à M. Arnault (la bonne du procureur général étant sans doute en cause) un réquisitoire de près d'un quart d'heure de M. le substitut Lassus.

Après plaidoirie de M^e André Hesse, le tribunal, déclarant que la conduite de M. Arnault était très explicable, le condamna avec des circonstances très atténuantes à 16 francs d'amende. Au fond, le vrai coupable, c'est l'appartement.

Georges Claretie.

AVIS DIVERS

COMPTE HOTEL DU ROND ROYAL
Ouvert depuis avril 1909. — RESTAURANT
Superbe jardin. — Tennis-Golf. — Auto-taxis
Tout le confort moderne

LOIN DE LA SOURCE, BOIRE

VITTEL-ALPHA

PLUS DE MAL DE MER DELPHININE
par la
du Dr Flaschen. Infaillible, inoffensive.
Ph^{ie} BAILEY, 45, r. de Rome, Paris, et Ph^{ies} Pharmacies.

Nouvelles Diverses

PARIS

L'AGITATION OUVRIÈRE

Le syndicat des coiffeurs avait organisé hier soir au Trocadéro un meeting pour protester contre l'arrêt du Conseil d'Etat autorisant les patrons coiffeurs à embaucher des ouvriers en extra pour remplacer les ouvriers le jour du repos collectif.

Les coiffeurs avaient invité les commerçants détaillants de France à venir prendre parole à ce meeting.

A neuf heures, près de cinquante délégués des commerçants et patrons se présentèrent dans la salle des réunions et ne voulurent pas acquiescer le droit d'entrée que l'on exigeait d'eux.

Une dispute s'ensuivit, qui dégénéra bientôt en une bagarre très violente. Des coups de poing et de canne furent

échangés. MM. Luquet et Dufoise, des coiffeurs, furent légèrement blessés.

Enfin, les commerçants se retirèrent et se rendirent à l'hôtel des Chambres syndicales, rue de Lancry, pour rédiger un ordre du jour de protestation contre ce guet-apens.

Le comité confédéral s'est réuni, hier soir, rue de la Grange-aux-Belles et a décidé d'envoyer une circulaire aux organisations ouvrières pour leur demander de désigner leur candidat aux fonctions de secrétaire général et secrétaire-adjoint de la C. G. T.

L'élection aura lieu le 12 juin.

L'AFFAIRE STEINHEIL

Quand en finirons-nous avec cette affaire Steinheil ?

Mme Lauchard, la concubine de la rue de Valenciennes, croyait avoir reconnu la clef trouvée dans la malle de Tardivel. Voilà que cette clef n'ouvre aucune des serrures de la maison. D'autre part, elle ne va à aucune de celles de la villa de l'impasse Ronsin. Alors, d'où sort-elle ?

Pendant ce temps, le Parquet reçoit presque chaque jour des lettres de dénonciations. Un monsieur qui plaide en divorce dénonce sa femme. Un autre désigne une fille Lécia, dont les cheveux sont blond ardent, comme étant la Rouquine... Inutile de dire qu'on n'ajoute aucun crédit à ces pistes, bien que, pour la forme, on les fasse vérifier.

LES PAPIERS DE LA MISÈRE

Un incident avenue Victoria.

Une pauvre femme, avec trois jeunes enfants, était venue réclamer un secours aux bureaux de l'Assistance publique.

Comme il lui manquait une pièce importante, un certificat de vie, croyons-nous, les employés refusèrent de la payer.

Elle eut beau insister, *dura lex, sed lex*, on fut inflexible.

Alors elle récrimina, s'emporta, si bien qu'on la mit à la porte.

Dans la rue, les passants s'assemblèrent devant cette malheureuse, qui se lamentait. Les policiers allèrent l'obliger d'intervenir, lorsqu'ils passèrent des coiffeurs municipaux qui, mis au courant de l'incident, firent une collecte et donnèrent à la femme de quoi attendre le moment où, munie de la pièce indispensable, elle pourrait revenir toucher son secours.

LE CRIME D'UNE FOLLE

Mme Cuissard, demeurant avenue Georges Roussel, à Ezanville, près d'Ecouen, était venue à Paris, avec sa fille Paule, âgée de dix-sept ans. A quatre heures, hier, elle montèrent dans un fiacre, place de la Bourse, pour aller prendre le train à la gare du Nord. Arrivées rue de Maubeuge, à l'angle de la rue du Faubourg-Poissonnière, Mme Cuissard, sortant tout à coup un revolver de sa poche, en dirigea le canon vers sa fille et fit feu. Atteinte de deux balles à la tempe droite, la pauvre enfant tomba ensanglantée. La mère continuait à tirer quand un passant, M. Toison, se précipita sur elle et lui arrêta la main. Une balle traversa le chapeau de M. Toison, une autre alla blesser un enfant dans la rue. Enfin, il put lui arracher l'arme et remettre la mère meurtrière entre les mains de gardiens de la paix accourus aux détonations.

Mme Cuissard a été conduite au bureau de M. Archer, commissaire de police. On a trouvé sur elle un papier, disant qu'elle voulait mourir avec sa fille.

Mlle Paula Cuissard a été transportée à l'hôpital Lariboisière. Elle a succombé à cinq heures, sous les yeux de son père, employé de la Compagnie du Nord, appelé par une dépêche qui lui a appris l'affreux événement.

Mme Cuissard qui, depuis quelque temps, donnait des signes de dérangements cérébraux, a été envoyée à l'infirmerie spéciale du Dépôt.

LE SABOTAGE

On a trouvé hier matin, à la première levée, dans la boîte du bureau de poste de l'avenue de Friedland, deux flacons ayant contenu l'un de l'acide sulfurique, l'autre un liquide noirâtre, qui y avaient été jetés, une fois débouchés. Une cinquantaine de lettres sont en partie détruites.

UNE VISITE QUI S'IMPOSE

Les provinciaux et les étrangers ne doivent pas quitter Paris sans avoir visité aux Grands Magasins Dufayel l'exposition de mobiliers complets par milliers, sièges, tapis, tentures, etc., etc. Ils trouveront aussi à profusion : articles de ménage, éclairage, grand et petit outillage, objets de voyage, sports et jardin.

De 2 h. 1/2 à 6 heures, concert, cinématographe et buffet-glacier.

ARRESTATION

On a arrêté hier, pour ivresse et scandale, rue du Mont-Cenis, un nommé Florimond Fournier, âgé de 39 ans, marié, père de deux enfants, ancien ouvrier, qui, le 30 avril, rue Championnet, avait assailli à coups de couteau deux gardiens de la paix qui avaient dû dégainer pour se défendre et qui n'avaient pu s'emparer de lui, par suite de l'arrivée de toute une bande de rôdeurs.

Enquêté a été mis à la disposition de M. Worms, juge d'instruction.

LOULOU PERDU

Il a été perdu hier, au bois de Boulogne, un loulou blanc répondant au nom de Bouillon, et appartenant à M. A. Duval, 122, avenue des Champs-Élysées. Il est promis 150 francs de récompense à qui l'y ramènera.

EXPULSION D'UN ÉTRANGER

Un nommé Jean-Charles Gospermont, sujet prussien, avait organisé à la frontière, une agence chargée de guetter les déserteurs des armées allemandes et de les empêcher de venir s'engager dans la légion étrangère. Subventionné par un syndicat berlinois, il leur fournissait l'argent nécessaire pour s'embarquer pour l'Amérique.

L'autorité française ayant appris cela, Gospermont fut invité à quitter notre territoire. Au lieu de cela, il vint à Paris. Hier, sur réquisition du préfet de Meurthe-et-Moselle, M. Soulières, commissaire de police, l'a fait arrêter. Il sera reconduit à la frontière allemande.

ACCIDENT

Rue de Rivoli, à la hauteur de la rue du Roule, une automobile allant à la gare d'Orsay, voulant éviter un fiacre, s'est jetée sur un tramway Cours de Vincennes-Louvre. Trois personnes ont été blessées parmi lesquelles M. Maurice Heckel, avocat à Chicago.

DÉPARTEMENTS

DÉLÉGUEUR ET ESPION

Le Creusot. — Le nommé Jean Marion, âgé de trente ans, remplissant les fonctions de « traceur » aux fonderies d'acier du Creusot, a été surpris ce matin par ses camarades au moment où il se disposait à couler de petites pièces d'acier, servant de spécimens et destinées à être expédiées à des maisons étrangères.

Les camarades de Marion ayant ouvert son placard y trouvèrent une correspondance des plus compromettantes. Cet individu était depuis quelque temps soupçonné d'être l'auteur de dénonciations relatives aux malversations de la marine.

Les camarades de Marion se sont rués sur lui l'ont frappé violemment, malgré les gardes accourus pour le protéger.

LE SABOTAGE DES LIGNES

Valence. — Sur la ligne du P. L. M. entre les gares de Livron et de Loriol, des fils télégra-

phiques et des fils servant à la manœuvre des signaux ont été déplacés. On s'est heureusement aperçu de l'attention assez tôt pour éviter qu'il causât quelque accident.

L'examen des déprédations commises permettrait de supposer qu'elles sont imputables à un individu non professionnel.

Une enquête est ouverte à l'effet de retrouver le coupable inconnu.

Nancy. — Dans la banlieue de Nancy, à Villers et près de Vandœuvre, des fils télégraphiques et téléphoniques ont été coupés la nuit dernière sans que les malfaiteurs aient été aperçus.

PERDU CORPS ET BIENS

Brest. — Le bateau de pêche n^o 1468, de Donarienez, n'a pas reparu depuis le 2 juin, jour où il partit à la pêche. On craint qu'il ne se soit perdu corps et biens lors de la dernière tempête, car des épaves rejetées par la mer arrivent à la côte.

La barque 1468 était montée par neuf hommes, dont plusieurs mariés. Ceux-ci laissent treize enfants en bas âge.

ORAGES MEURTRIERS

Clermont-Ferrand. — De violents orages ont éclaté sur la région au cours desquels la foudre s'est montrée particulièrement meurtrière.

A La Chaulme, elle a tué deux cultivateurs, le père et le fils, et incendié leur maison.

Près d'Ussel, elle a tué un enfant de neuf ans.

A Lamoranié, elle a tué plusieurs vaches d'un troupeau et blessé grièvement le berger.

A Vic-sur-Cère, elle est tombée sur l'école et a causé une indescriptible panique au cours de laquelle plusieurs enfants ont été blessés.

La grêle a causé d'énormes ravages aux récoltes.

VOIS À LA CASERNE

Toulon. — A la caserne des Minimes, où est logé le 19^e bataillon d'artillerie, on vient de découvrir que trois cavaliers du bataillon, de complicité avec un gros entrepreneur de transports, M. François Chevenier, s'étaient rendus coupables de vols d'avoine importants. Les quatre coupables ont été arrêtés.

Argus.

LA SAISON RUSSE

Judith : Scène de l'orgie et finale de l'opéra de Sérow.

Après *Russian* et *Ludmilla*, M. de Diaghilev nous fait connaître un ouvrage fort réputé en Russie : la *Judith*, de Sérow. On a évité de nous en faire entendre les parties les plus faibles ; ce qui ne veut pas dire que celles qui ont été exécutées soient excellentes. Sans l'interprétation magnifique qu'en ont donnée Mme Litvinne et M. Chaliapine, le succès de l'œuvre eût été probablement compromis. Il fallait le talent de ces deux grands artistes pour rendre émouvants les récits monotones, les airs fades, la musique languissante dont se compose *Judith*.

Le sujet cependant ne manque pas de relief : les scènes exécutées hier en comprennent le principal épisode : la scène d'ivresse d'Holopherne et le meurtre du tyran par Judith. Le tableau suivant, l'hymne de reconnaissance adressée par le peuple à Judith, est plus brillant que celui-ci.

Mais sur un tel sujet le musicien n'aurait pu déployer, à défaut de génie, un talent dramatique impressionnant ; il eût pu, au moins, un opéra, un opéra du type consacré peut-être, mais qui malgré ses formules eût été riche de saveur mélodique, éclatant, peut-être même saisissant. Il n'en est malheureusement rien. *Judith* est bien un opéra, mais le musicien ardent, le musicien vibrant qui se puisse concevoir. Cette orgie est une pargie orgie, cette ivresse d'accent due à la talent de Chaliapine ; les terreurs de Judith n'ont que quelque émotion que grâce à la voix admirable et persuasive de Mme Litvinne.

On a dit que Sérow avait été impressionné par le Wagner de *Lohengrin*. C'est sans doute l'affirmation d'un mauvais plaisant. On a dit aussi que Sérow, et cela est vrai, avait admiré la dernière manière de Beethoven ; que ne s'est-il satisfait d'une admiration muette ne l'aurait jamais comprise.

On a opposé également Sérow aux compositeurs « nationalistes » de la jeune école ; prétention ridicule qui prive Sérow de toute sympathie chez ceux qui goûtent l'art de Moussorgsky et de Rimsky ; cela est ridicule et cela est également faux ; car, qu'il l'ait voulu ou non, Sérow est un compositeur russe ; il est un compositeur sans originalité et sans saveur, mais il appartient cependant à son pays. Il ressemble à ceux-là mêmes qu'on lui opposait naguère ; il leur ressemble comme un imitateur sans adresse à un inventeur prestigieux ; comme un interprète maladroit à un virtuose accompli. Je ne dirai pas comme le talent au génie, mais comme la négation du talent au génie le plus éclatant.

Le chant de Vagaa — si fade — est un de ces airs câlins et languoureux qui ont excité le talent de Rimsky, les récits sauvages d'Holopherne — si pleins de mollesse — eussent été marqués par le génie de Moussorgsky des traits les plus saisissants et aucun de ces maîtres n'eût osé écrire les *airs* de Judith ou l'hymne final, les uns et les autres si hésitants, si peu dessinés et qu'accommodaient des harmonies sans signification et un orchestre sans couleur. *Russian* n'a pas suscité l'enthousiasme qu'il méritait. Mais il y avait quelque utilité à le faire connaître, à en montrer, au milieu de bien des erreurs, les traits brillants, les épisodes poétiques, le charme mélodique et la vigueur instrumentale. Il est entendu que chez Glinka on rencontre beaucoup de mauvaise musique ; mais chez Sérow il n'y a pas de musique du tout. Glinka se trompe parfois ; mais il a l'audace, la spontanéité, la sincérité ; Sérow ne se trompe jamais ; c'est un calculateur médiocre, méthodique et froid.

On a vanté chez lui l'homme cultivé, le critique mordant, opinatoire ; il est à regretter alors qu'il ne soit pas demeuré chez lui quelque vestige de barbarie. Et cependant les talents si heureusement unis de Mme Litvinne et de Chaliapine ont réussi à donner quelque pathétique à cette rapsodie monotone où l'on cherche en vain un accent, une phrase qui puisse déterminer l'émotion musicale. Toute la saveur de *Judith* vient de ses interprètes et, si l'on a souvent applaudi Mme Litvinne et Chaliapine, jamais ils n'ont plus puissamment servi une œuvre lyrique.

M. de Diaghilev avait, suivant sa coutume, donné les soins les plus minutieux et les plus artistiques à l'interprétation et au décor. A côté de Mme Litvinne, qui est une admirable Judith, et dont la voix suffit à créer le pathétique, à côté de Chaliapine, saisissant, terrible et truculent dans Holopherne, on a applaudi Mme Zbroneva, Mme Petrenko, M. Smirnow, délicieux dans Vagaa, M. Zaporozet, le chef d'orchestre si sûr et si vibrant qu'est M. Cooper, les beaux chœurs de M. Avranek, la foule intelligente au milieu de laquelle jouait M. Sanine, enfin les décors : le premier est moins évocateur que bizarrement composé ; le second, qui est de M. Léon Bakst, est d'une tonalité délicate, et suggère l'harmonieuse beauté d'une ville aux lourdes citadelles enfin rendue à la paix et que baigne le bleu pâle, calme, paisible d'une nuit d'Orient.

Avant et après *Judith* on avait admiré le *Pavillon d'Armide* et le *Festin*. L'un et l'autre ballet obtiennent toujours leur juste et considérable succès. On y a acclamé hier la technique prodigieuse, la grâce souple et onduleuse de Mme Pavlova, le charme et l'esprit incomparables de Mme Karsavina, les bonds élégants de M. Nijinsky, et le talent étonnant de tout le corps de ballet. Et l'on a applaudi avec toutes ces étoiles le maître de ballet admirable, dont l'invention, le goût, l'art subtil et fin ont su donner la vie à ces groupes et à ses danses : Michel Fokine.

Robert Brussel.

La Mode à la Ville et au Théâtre

Chantilly a fait dimanche sa réouverture. Le temps incertain n'a pas permis aux élégantes d'arborer des toilettes légères. L'usage, souverain maître, a d'ailleurs décrié que, sur ce champ de courses, la mise correcte doit toujours être presque exclusivement le tailleur.

Nous sommes dédommagés fort heureusement de cette pénurie de robes d'après-midi par la profusion d'élégances et de richesses qui continuent à s'élever aux représentations russes du Châtelet. Là c'est un véritable concours tant chacun s'ingénie à faire nouveau, mieux, plus inédit. Les femmes, il faut bien le dire, y mettent du leur et aident de leur pouvoir de leur beauté à l'art du couturier. C'est à ces représentations où se coïncident tous les mondes que l'on peut voir côte à côte les noblesses du nom, de l'art et de la beauté. C'est ainsi qu'à ces dernières répétitions générales nous avons remarqué :

La grande-duchesse Anastasie de Mecklenbourg, princesse Bâtard de Cobourg, princesse Vladimir Orloff, duchesse de Devonshire, vicomtesse de La Redoute, comtesse Jean de La Rochefoucauld, marquise de Massa, princesse de Lucinge-Faucigny, marquise de Saint-Paul, comtesse de Chevigné, Mmes de Maupou, Ballot, Philippi.

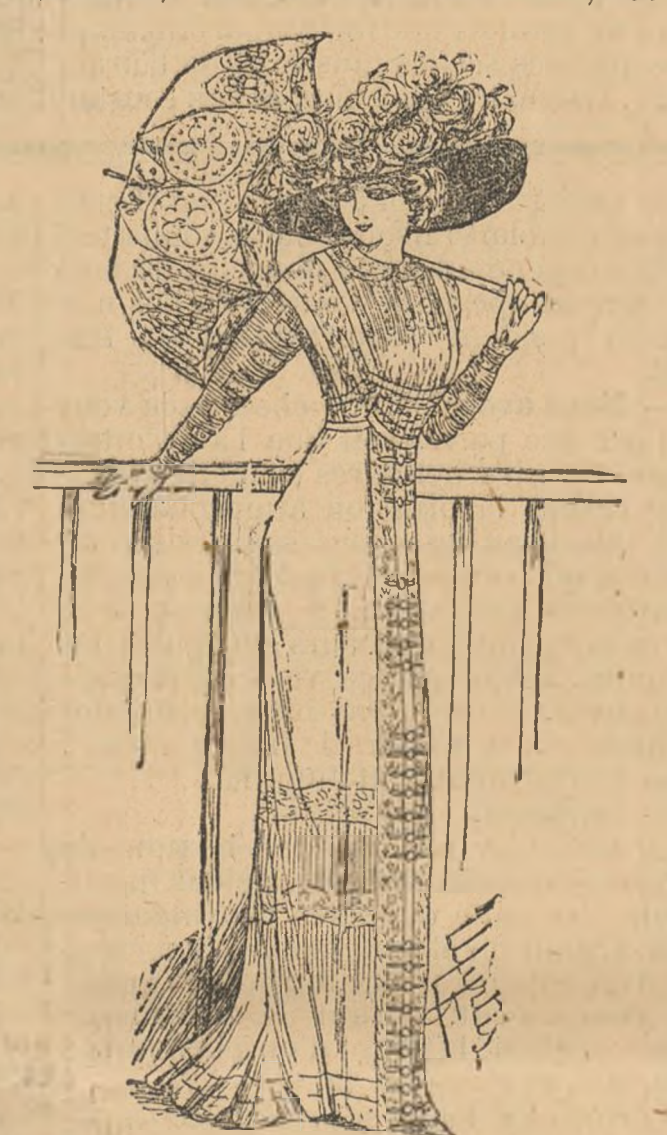
Parmi les artistes :

Miles Brétil, Cavallieri, Otero, Dolley, Corbelli, de Montaud, de Labady, Trouhanowa, Brozia, Henriquetz, etc.

Une note tout à fait caractéristique à signaler dans les dernières robes du soir : elles semblent à peine décolletées alors qu'elles le sont infiniment plus que jamais. C'est l'art du couturier qui nous donne cette illusion par l'arrangement savant d'un voile tout à fait nouveau et du plus charmant effet.

Pour les bijoux : ils ruissellent en cascades ; perles et rivières de diamants sont en telle profusion qu'on en est à se demander si Lemoine n'est pas sorti de sa prison pour réaliser ses fantasmagoriques promesses. Il n'en est rien. Lemoine est toujours à l'ombre, son invention dans les limbes, et les bijoux restent choses très rares et très précieuses, mais avec les perles des frères Bernheim, de la rue de la Paix, on peut à fort bon compte porter des colliers aussi beaux, aussi orientés et du même poids que les vrais. L'illusion est absolue.

S'il est vrai que les bijoux parent la femme ainsi qu'une idole, rien ne l'embellit, ne la fait plus femme que la dentelle. Toutes les vraies élégantes le savent, qui, en ce moment, se pressent dans les salons de la Grande Maison de Dentelles, où les robes de linon, les



Robe de linon et Ombrelle de linon brodé
CRÉATIONS DE LA GRANDE MAISON DE DENTELLES

blouses incrustées de merveilleuses dentelles voisinent avec les ombrelles, légères comme des papillons.

Voici, croquée à l'intention de mes lectrices, une des dernières créations de cette maison, qui prépare une exposition dont la durée sera de huit jours, pendant lesquels les clientes trouveront des occasions exceptionnelles.

Cette exposition, qui commencera aujourd'hui même, comprendra surtout des ombrelles de linon brodé et de dentelles indispensables pour accompagner les robes légères, des blouses, des voilettes richement brodées dans un art tout nouveau.

Les chapeaux continuent à s'élargir

du plus grand éclectisme et, si les robes restent simples dans le jour, eux se permettent les plus folles inventions. Les derniers parus sont les capelines d'Italie avec fond bérêt de velours noir, d'autres garnis d'énormes fleurs paquets ou lis, également noir. Pour les robes de lingerie, on les garnit de fleurs d'étamine ou en fleurs de plumetis. Les aigrettes, plus en vogue que jamais, font des chapeaux d'une légèreté et d'un flou surprenants. Les plus jolis dans tous ces genres et les plus remarquables, tant à Chantilly que dans les restaurants du bois et aux five o'clocks élégants, sont ceux de France Marbot, la jeune modiste de la rue Royale, dont le talent incontestable a fait beaucoup de bien.



Chapeau noir, aigrette-croix rose
MODÈLE FRANCE MARBOT

table à vite conquis les suffrages de nos plus élégantes Parisiennes. Le nom France Marbot, pour nouveau qu'il soit, est déjà répété, non seulement à Paris, mais dans beaucoup d'autres pays, car nombre d'étrangères se pressent dans les salons du 20 de la rue Royale.

Elles sont délicieuses vraiment toutes ces Parisiennes de Paris ou d'ailleurs qui font tout et particulièrement en cette saison la gloire et la parure de Paris. Elles sont jolies infiniment. Et comment ne le seraient-elles pas, alors que la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, leur fournit avec son adorable poudre de riz, le *Duvel* de Ninon, le moyen de rester toujours jeunes, toujours fraîches, toujours exquisement désirables, telles des fleurs de chair heureuses de vivre dans un perpétuel printemps ?

Ghenya.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme de V. — Cela arrive souvent qu'après une maladie les cheveux tombent, vous leur rendez leur force et leur santé et même leur éclat, avec « l'Extrait Capillaire des herminettes du Mont-Majella ». C'est un merveilleux fortifiant. Adressez : M. E. Senet, dépositaire, 35, rue du 4-Septembre.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

Au théâtre Michel, à 4 heures, première des deux matinées publiques que donnera à Paris Mlle Magdeleine dans ses interprétations plastiques de la musique. Mme Wanda Landowska, la célèbre claveciniste, prêter son concours à cette matinée.

Le public est prié de venir très exactement à quatre heures, personne ne sera plus admis dans la salle une fois la séance commencée.

Ce soir :

Au théâtre Réjane, à 9 h. 1/2 très précises, répétition générale de *Zulma*, action lyrique en deux actes, poème et musique de M. Raphaël de Miero. Distribution :

Zulma	Mmes Eva Olchansky
Denise	Gonzales
Yvonne	Dupont
Lucien de Sergy	MM. Laflotte
Marcel	Gilly
Le docteur Pilquin	Billot
Maurice	Arati
Prévile	Aertz

Invités et domestiques

Chef d'orchestre : Gino Marinuzzi.

— A l'Opéra, à 8 heures, *Siegfried* (Mme Flavia Litvinne, M. Rousselle, Mmes M. Flahaut, Laute-Brun, MM. Delmas, Fabert, Gerden, Duclos).

L'orchestre sera dirigé par M. André Messager.

— A la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, *Modeste* (MM. Desnoes, Paul Numa, Mlle Provost) ; *Comais-toi* (MM. Paul Mounet, Raphaël Dufois, Delhelly, Georges Grand, Décard, Mmes Bartet, Marie Leconte).

— A l'Opéra-Comique, à 8 heures, *Le Clown* ; *les Armatins*.

— Aux Variétés, à 9 heures précises, 338^e représentation du *Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Numès, Moricey, Simon Petit, etc. Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier). — A 11 heures, au 3^e acte, la Réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Miles Chaperas, Harould, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 8 h. 1/2, *La Sorcière* de Victorien Sardou (Mme-Blanche Dufréne, MM. Decœur, Chamroy, Maxudian).

47 juin, au théâtre des Arts, par suite d'engagements depuis longtemps signés par le directeur.

Après-demain vendredi aura lieu une fort intéressante séance, salle Gaveau. M. Robert Boyer, luthier, de la Cour Impériale de Berlin, fera entendre ses instruments au cours d'une audition qui ne manquera pas d'être fort intéressante. MM. Jules Bouché, Henri Casadeus et André Hécking ont promis leur concours.

La fête qui sera donnée dimanche au vélodrome du Parc-des-Princes, au bénéfice de la Caisse de rapatriement des artistes abandonnés en tournée, constituera, à n'en point douter une des plus belles manifestations de solidarité artistique à laquelle il nous ait été donné d'être conviés.

Les artistes les plus réputés ont tenu à s'inscrire dans la course qui mettra aux prises les représentants des grands théâtres pour le titre de champion. Ce sera un spectacle fort original que la lutte à laquelle vont se livrer MM. Louis Ravet, Grandval, Jacques de Féraudy, de la Comédie-Française; Frasse, R. Quinault, Ameline, Marcel Berger, Ernest Even, de l'Opéra; Bourillon, de l'Opéra-Comique; Cazalis, des Bouffes-Parisiens; Liezer, de l'Ambigu; Dombrev, du Grand-Guignol; Lacroix, Juvenet, Camille Bert, Roger Vincent, Lammant, du Vaudeville; Dorigny, du théâtre Sarah-Bernhardt; Castellan, du Palais-Royal, etc.

Si l'on ajoute que deux de nos rois du volant disputeront un match poursuivi sur leurs voitures de course, que deux stayers de grande valeur tourneront à folle allure derrière de grosses motocyclettes; qu'une série d'attractions pour laquelle les artistes des théâtres, des music-halls, des cafés-concerts et des cirques luttent d'intelligence et d'initiative se déroulera sur l'immense pelouse du vélodrome, que Mlle Cécile Soré, de la Comédie-Française, couronnera les vainqueurs, que l'inénarrable Pougnaud donnera les départs, que Mlle Régina Badet, Germaine Gallois, Marthe Lenclos, et d'autres hanovras jugeront les arrivées, on peut prédire que le soleil aidant, la Caisse de rapatriement des artistes sera en état, dimanche soir, de soulager déjà bien des infortunes.

M. Irénée Mauget ouvrira dimanche prochain le Théâtre sous-bois de Marnes-la-Coquette avec *Le fidèle*, interprété par Mlle Lucie Brille et M. Henry Perri.

Indépendamment des pièces classiques, le Théâtre sous-bois montera une série d'œuvres qui conviennent particulièrement à son beau cadre de verdure et en particulier celles de jeunes poètes.

De notre correspondant d'Evian : La comédie et l'opéra-comique se partagent la saison d'Evian en 1909 : la comédie au début et à la fin de la saison, et le reste du temps l'opéra-comique, avec Mme Marie Thiers et Mlle Maximilienne Miral, de l'Opéra-Comique (en représentations), Mlle Rézia, du Théâtre Lyrique, MM. Dufriche, de l'Opéra-Comique; Nandès, Alexis Boyer, Artus et Caisso, du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, pour ne citer que les protagonistes.

Comme répertoire : *Manon*, la *Vie de bohème*, *Carmen*, *Mireille*, *Werther*, *Mignon*, la *Fille du régiment*, le *Maitre de chapelle*, etc., etc.

Dans son dernier numéro, le *Monde artiste* nous donne des nouvelles toutes fraîches de Caruso. Un de ses correspondants, l'italien, a réussi à voir l'illustre ténor :

Il l'a attendu quatre heures d'horloge à la sortie de l'hôtel. Il l'a suivi en automobile à travers les rues de Milan jusqu'au restaurant Cova. Là, il a vu comment le ténor se comportait à table. Il a constaté que l'artiste est très gai et très vaillant. Il l'a suivi dans le jardin du restaurant et il a constaté aussi que Caruso fumait. Au quatrième étage du ténor, notre ami a pris une grande résolution : il a abordé l'artiste.

Comme commandeur... s'écria Caruso.

Ainsi commença le dialogue. Il fut question d'abord des caricatures exposées un peu partout dans Milan. Puis, de l'Amérique, grande dispensatrice de renommée; puis, de l'opération que l'on a annoncée ces jours-ci.

Quelle opération?... s'écria Caruso, voilà une très sotte histoire. Démentez-la donc. Je suis très bien portant, et je suis venu ici pour me reposer un peu, après avoir beaucoup travaillé. Le 20 août exactement, puisque vous voulez tout savoir, je commencerai une tournée de concerts en Angleterre qui durera un mois.

— En Angleterre?... s'écria Caruso.

— Oui. Dans les provinces.

— Et vous chanterez.

— Un peu de tout. De la musique classique, de la musique moderne, des mélodies avec accompagnement d'orchestre et de piano.

— Et après?

— Comment après? Il faut donc que vous sachiez tout ce que je ferai moi-même, cette année? Soit. Après, j'irai en Allemagne, j'irai en Autriche; j'irai à Naples, et de Naples à New-York.

— Et vos projets en 1910?

— Oh! nous nous reverrons d'ici là! Pour le moment, sachez que je suis la proie des interviewers, que je ne m'appartiens plus, et que cela continue, je serai forcé de quitter Milan pour Florence... ou pour ailleurs!

Et, rapidement, Caruso sauta dans son automobile, heureux d'échapper ainsi à la curiosité de cinquante personnes serrées curieusement autour de lui.

Les Arènes de Lutèce vont offrir de nouveau, cette année, aux Parisiens, rue Monge,

le spectacle de fêtes de bienfaisance. La première, qui aura lieu le 15 juillet, sera la fête des Provinces à Paris. Toutes les associations provinciales à Paris seront invitées à y prendre part et à interpréter, dans les merveilleux décors des Arènes, les chants et danses populaires de leur province, en costume national. Des prix seront décernés et les poètes couronnés. Les secrétaires des associations sont priés de vouloir bien envoyer leur adhésion, avant le 10 juin, à M. Guy Péron, directeur du *Cridu* Y, secrétaire général du comité, 53, rue Monge.

Le comité fait également appel aux certains, poètes et artistes pour l'organisation de Jeux floraux aux Arènes de Lutèce.

De Marseille :

La *Chair*, l'intense mimodrame de MM. Wague et Chantilly, vient de triompher, dans notre ville, sur la scène de l'Eden, neuf et luxueux, que dirige M. Morlay. Mme Colette Willy, fêtée déjà le mois dernier dans *Claudine*, a retrouvé le même accueil enthousiaste. Mlle et danseuse, elle montre, dans ce rôle de Youka qu'elle a créé et joué plus de cent fois, une comédie originale, une grâce d'animal heureux et libre, et des dons dramatiques qui pourraient bien, un jour prochain, nous étonner.

Le jeu sobre et précis de M. Georges Wague, auteur et interprète; la mimique intelligente de Mlle Christine Kerf, danseuse de la bonne école, achevaient d'assurer à la *Chair* une interprétation remarquable.

De Bilbao :

C'est au milieu d'un enthousiasme véritable qu'a eu lieu, au grand théâtre des Champs-Elysées, la première représentation de *Maitena*, drame lyrique, poème de M. Etienne Decroix, musique de M. Charles Colin.

L'action se passe dans le pays basque français dont l'antique et originale musique a servi de thème à la partition si fine et si délicate de M. Charles Colin.

L'interprétation de *Maitena* a été parfaite. Aussi, après chaque acte, les auteurs et les acteurs ont été l'objet d'ovations répétées.

Un directeur de théâtre de Paris a demandé à M. Decroix de traduire *Maitena* en français pour pouvoir faire représenter ce drame basque à Paris au commencement de l'hiver prochain.

De notre correspondant de Bruxelles :

A l'occasion de l'Exposition universelle de Bruxelles, en 1910, il a été décidé que deux des théâtres habitués à faire relâche de mai à septembre, — le théâtre de la Monnaie et celui du Parc — resteraient ouverts tout l'été de l'année prochaine et donneront une série de spectacles inédits, ou l'on verra à la fois des œuvres étrangères et des pièces d'auteurs belges.

Un des clous de cette saison exceptionnelle sera, dit-on, la première représentation en français de *L'oiseau bleu*, de M. Maurice Maeterlinck, qui n'a été représenté jusqu'ici qu'en russe, à Moscou, en attendant d'être joué en anglais à Londres, au début de la saison prochaine, pour l'inauguration du nouveau et grand théâtre dit *Reptory*. *L'oiseau bleu* sera donc monté à Bruxelles dans l'été de 1910 avec la fastueuse mise en scène du théâtre de Moscou.

Serge Basset.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

De 10 à 6 heures, au Jardin d'acclimatation : « le Royaume de Lilliput » (300 nains dans leur ville naine). Térésa, la « voyante ».

Au Nouveau-Cirque de la rue Saint-Honoré, matinée, à 2 h. 1/2, avec de nouveaux débuts, Footitt et Chocolat, et *Cocoriquette*, la nouvelle fantaisie comique et nautique.

Ce soir :

Aux Folies-Bergère (tél. 102-59), 5 dernières représentations de *la Reine des Folies-Bergères*, le plus grand succès de la saison, avec Consul Peter, l'extraordinaire chimpanzé. Dimanche 13, clôture annuelle, pour démolition et reconstruction de la salle.

A l'Olympia, à 8 h. 1/2, *Paris-Singeries*, revue à grand spectacle en 18 tableaux de MM. Max Dearly et Maurice Millet (le Pays des singes, Match d'un train et d'une auto, le Palais des contes). Miss Ethel Levey, Florido, Mlle Brémontval, Agost, Balha, etc., etc., MM. Darcey, Rosse, Danvers, Portal, etc., etc. « M. et Mme X... », en cab, bicyclette et tandem. *The event of the season*. *Le Prince Dollar*, nouveau ballet en 2 tableaux : Mlle Lucy Kelly, les Sparkling Girls. Partie d'attractions.

Au théâtre Marigny, à 8 heures, la *Revue de Marigny* (Germaine Gallois, M.-F. Berka, Delmarès, Gabin, Max-Morel), Miss Sabell, les 8 Kaufmann.

Au Nouveau-Cirque, à 8 h. 1/2, attractions nouvelles; Footitt et Chocolat, à 10 h. 1/2, *Cocoriquette*, fantaisie comique et nautique.

A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (téléph. 587-63) direction Bonnaud-Bles), à 9 h. 1/2 : *Chacun sa botte*, revue en un acte et en vers, de Dominique Bonnaud et Numa Bles, jouée par Lucy Pezet, Antoine Lauff, Georges Charton, etc. *L'Épopée*, de Caran

d'Aché, présentée par Numa Bles; les chansonniers Dominique Bonnaud, Paul Weil, Georges Balha, etc., dans leurs œuvres.

Avez-vous vu la *Revue des Folies-Bergère* ? Avez-vous vu l'extraordinaire Consul Peter ?

Si oui, retournez le voir une dernière fois. Si non, hâtez-vous d'aller applaudir le « clou de la saison », car la triomphale revue de P.-L. Fiers n'aura plus que cinq représentations, les Folies-Bergère fermant le dimanche soir 13 juin, la salle devant être démolie et entièrement reconstruite.

A l'Olympia.

D'énormes engagements viennent d'être signés au plus parisien de nos music-halls, lequel, avec son système particulier d'aération, nargue la canicule. On y répète actuellement de nouvelles scènes qui vont ajouter une physionomie entièrement neuve à sa triomphale revue *Paris-Singeries* et la transformer jusqu'au point d'ajouter de nouveaux succès au succès de M. et Mme X..., d'Ethel Levey, de Maria Florido, de Danvers, de Balha, de Darcey, etc., etc. Ces artistes applaudis paraîtront demain jeudi en matinée comme en soirée.

L'Alcazar porte-voix. Décidément, le mot Alcazar est synonyme de réussite. Le gagnant d'une des principales épreuves de sport hippique dimanche, à Chantilly, s'appelait Alcazar. Et c'est un bon signe au moment où le célèbre music-hall de verdure, qui a pu réunir sur la même affiche les noms de : Dranem, Polin et Mayol, bat lui aussi le record de la réussite et arrive par plusieurs longueurs, en tête de tous les autres concerts, au poteau du succès.

La revue de l'Alcazar, de MM. P.-L. Fiers et Eugène Héros, passera mardi soir 15 juin.

On annonce la prochaine rentrée à l'Alcazar d'été de la charmante artiste Yvonne Yma.

La « Saison rose » bat son plein. Hier, la Boite à l'Opéra a réalisé une recette fabuleuse.

Dans les loges, on remarquait toutes les Altesses de passage à Paris; sur les strapontins, les plus hautes notabilités.

Sur la scène : Fursy, Lyse Berty, Jules Moy, Mévisto aîné, etc.

La « Saison rose » bat son plein !

Puisque nos bons chansonniers Partent bientôt en vacances, Ne s'en vont pas les derniers À profiter de la chance D'aller les entendre encore Dans leur chère Lune Rousse Au pittoresque décor. Car c'est là que l'inspiration mousse, Et c'est là que l'on vient voir, L'idéal que chacun le sache, L'Épopée ou Caran d'Aché Mit son cœur et son savoir.

Au Jardin de Paris.

Chants, danses, acrobates, équilibristes, haute école et dressage en liberté, Cinéma-Eclipse avec les dernières actualités, quadrilles réalistes, cake-walks et matchchests, trépidants, Bowling alleys et bien d'autres attractions, sans oublier les concerts, les rock-chairs, constituent un spectacle comme seul peut en présenter, grâce à ses heureuses dispositions, le Jardin de Paris, pour le plus grand plaisir de toutes les notabilités parisiennes et étrangères qui, chaque soir, se retrouvent dans le bel établissement des Champs-Elysées.

COURRIER MUSICAL

Programme du concert qui sera donné, vendredi 11 juin, au Jardin d'acclimatation, à trois heures, en plein air, au kiosque de la musique :

1. *Le Joyeux Moulin*, marche (A. Maillet); 2. *Deliziosa di Ballo*, mazurka (C. Bourdeau); 3. *Le Voyage en Chine*, ouverture (Bazin); 4. *Galant Menuet* (F. Boisson); 5. *Les Noies de Jeannette*, fantaisie (L. Mayeux); 6. *Salut à la Patrie*, marche (A. Seyer); 7. *Le Serment*, ouverture (Auber); 8. *Le Triomphe*, fantaisie pour trombone (L. Biéman); 9. *Le Ballet de l'Opéra*; 10. *Chacal*, galop (C. Gourdin).

Alfred Delilia.

TRENTE ANS DE THÉÂTRE

123 PIÈCES DE THÉÂTRE

L'autre soir, à l'Opéra-Comique, comme je complimentais MM. Paul Ferrier et Alexandre Bisson, les ingénieux adaptateurs de la délicieuse *Flûte enchantée*, M. Paul Ferrier prit la parole et me dit :

— C'est notre ami Albert Carré qui lui faut féliciter, parce que c'est lui qui a eu la bonne idée de nous emmener à Cologne et nous a ainsi permis d'entendre le chef-d'œuvre de Mozart sous sa véritable forme : celle d'une grande féerie musicale. Ainsi que tous les Parisiens qui se respectent, j'ai, je l'avoue, peu voyagé; et je ne connais que fort imparfaitement nos grandes scènes musicales de l'étranger... Carré, au contraire, est au courant

de tous les progrès de nos voisins et a étudié sur place les systèmes de machinerie, d'éclairage et de mise en scène. Notre petite excursion à Cologne (nous sommes partis de Paris le matin, arrivés le soir, juste à temps pour assister à la représentation, et le lendemain, dès l'aube, nous reprenions le train de Paris) a été, à tous les points de vue, fort instructive; non seulement nous avons visité une scène nouveau modèle, mais nous avons eu le plaisir d'applaudir une *Flûte enchantée* que nous ne soupçonnions pas. Jusqu'ici on nous avait habitués à considérer le chef-d'œuvre de Mozart comme un opéra-comique agrémenté d'un livret extrêmement important. Là-bas, à Cologne, c'est une immense féerie qu'on nous a présentée, et je crois bien que la est la vérité... Nous nous sommes, à notre retour, mon vieil ami Alexandre Bisson et moi, attelés à la besogne et voilà comment je signe aujourd'hui ma 123^e pièce de théâtre !

— 123^e pièce ? repris-je, stupéfait.

— Hélas ! continua Paul Ferrier. Ce chiffre n'est que trop exact. 123 pièces, oui ! Et je ne compte ni les chroniques, ni les soirées théâtrales, ni les articles de critique, ni les fantaisies, ni les propositions en vers et en prose ni... les plaidoiries ! Car avant d'aborder le théâtre, j'ai commencé par prendre la défense de mes contemporains et, ne vous y trompez pas, c'était la meilleure manière de me préparer à composer 123 pièces !

— Oubliions jamais le principe que notre grand maître à tous, Dumas fils, a si magnifiquement développé en ses préfaces. N'est-ce pas lui qui, sur tous les tons, répétait que la première qualité de l'homme de théâtre est de savoir parler au public, d'être en contact et en communication constante avec lui ? Certes, je ne prétends pas que tous les dramaturges devraient accomplir leur stage au Palais, mais je reste convaincu que le Palais est une très utile école de théâtre.

Paul Ferrier émaille ce récit de spirituelles anecdotes : intentionnellement il insiste sur les mots « homme de théâtre, public, convention » ; il défend ses idées et n'attaque pas pour cela celles d'autrui ; visiblement, il tient compte de la nécessaire évolution que subit périodiquement tout art, et le théâtre plus encore que les autres. Rien qu'à la claire façon dont il expose ses théories, on devine qu'il a été un excellent avocat. L'interroge-t-on sur ses préférences personnelles ? Il refuse de répondre à la question, objectant que la méthode des comparaisons est détestable entre toutes ; constamment il revient à Dumas, à Labiche, à Sardou ; selon lui, le dramaturge, qu'il fasse des comédies, des vaudevilles, des drames ou même des féeries et des revues, ne renoncera son public qu'à la condition d'employer tous les « moyens du milieu » où il s'est placé, et avec beaucoup d'a-propos il cite le concluant exemple d'une oraison funèbre de Bossuet qui passionnerait les spectateurs réunis dans une église et ennuerait profondément ces mêmes auditeurs installés à l'orchestre d'une salle de spectacle. Tout à coup, Paul Ferrier cesse de rouler sa cigarette entre ses longs doigts, il s'interrompt et comme s'il allait au devant de la critique qu'on serait tenté de lui adresser, il s'écrie :

— C'est tout de même raide que j'en sois à ma 123^e !... Je vous enverrai demain la liste, l'interminable liste de mes pièces, et vous verrez que si j'en ai fait tant c'est parce que... je n'ai pas pu en faire moins !

Le lendemain, je recevais la liste promise ; ici, la date de chaque première représentation ; là, l'indication du théâtre où l'ouvrage a été donné, et, dans la colonne « observations », quelques notes sur les collaborateurs et les interprètes... Je lis, je relis, je m'aperçois que j'ai sous mes yeux l'histoire à peu près complète de notre théâtre en ces quarante dernières années : je comprends alors ce que le « je n'ai pas pu en faire moins » cache de discrète mélancolie, et je me sens pris d'une infinie admiration envers ce travailleur extraordinaire qui n'a vécu et ne vit que par et pour le théâtre, qui nous donne, sans répit, de si jolies pièces en tous genres, accessibles à tous les publics, — les *Mousquetaires au couvent*, *Fanfan la Tulipe*, *Josephine vendue par ses sœurs*, *la Doctoresse*, *Tabarin* et *la Tosca*, et la *Vie de Bohème* et tant de pièces cent fois applaudies et ingénieusement adaptées aux exigences de la scène française ! — et qui trouve ainsi le moyen d'amuser et de consoler des millions de braves gens

dont le seul désir, quand ils vont le soir au théâtre, est d'oublier les soucis de la journée !

Dit-il que, parmi ces 123 pièces qui, aussi bien à la Comédie-Française et à l'Opéra-Comique qu'à Déjazet et à Cluny, aussi bien à Paris qu'en province et à travers les deux mondes, ont popularisé le nom de Paul Ferrier, il en est quelques-unes, trop tôt venues sans doute, qui sont d'ordre supérieur ? Souvenez-vous de cette originale *Femme de chambre* jouée au Gymnase de Montigny et de ces joyeux *Députés en robe de chambre* trouvés dignes de Labiche ! Que de vers gracieux et pimpants en cette *Revanche d'Iris* que la Comédie-Française maintient à son répertoire, et en cette *Nuit de février*, jolies pastiches d'Alfred de Musset ! Comme on sent que ce parfait homme de théâtre a l'intelligence la plus avertie et la plus prête sur toutes choses, qu'il sait tout, qu'il devine tout, qu'il ignore rien de ce qui a été dit et pensé avant lui et qu'il possède au plus haut point l'art de le redire, de le repenser à son tour et de rajouter les sujets qui paraissent les plus rebattus !

123 pièces ! Je crois que pas un seul dramaturge, si ce n'est Adolphe d'Ennery, n'a atteint à notre époque un chiffre aussi respectable... 123 pièces ! Et Paul Ferrier, à la liste si soigneusement établie, joint ce post-scriptum : « Signe particulier : l'amour des sports : longtemps passionné d'éscrime, bon cavalier et pas mauvais fusil. Réformé pour faiblesse de constitution, condamné par les médecins à l'âge de trente ans, ce qui ne l'empêche pas de donner l'exemple d'une verte vieillesse et de fumer la cigarette, qu'il confectionne lui-même, sans discontinuer ».

Mais ce que Paul Ferrier néglige de rappeler, ce sont les innombrables services que, depuis trente années, il rend à la Commission des auteurs dramatiques. L'admirable plaidoirie que pronouça, en 1905, M. Raymond Poincaré et qui constitue un des modèles de l'éloquence, contient nombre de documents et de rapports signés Paul Ferrier. Ce n'est, d'ailleurs, un secret pour personne qu'à l'heure qu'il est, il est à la tête de la Société des Auteurs, plusieurs membres et non des moindres désignent Paul Ferrier comme un des rares hommes capables de réconcilier les anciens et les nouveaux. Il est, quant à présent, le vice-président de la Société, et nul doute qu'il n'en soit, un jour le président et le parfait président... Ce serait, à mon sens, un légitime hommage rendu, en même temps au dramaturge et à l'homme...

123 pièces, quarante ans de théâtre et pas un ennemi ! Paul Ferrier peut se vanter d'être une jolie exception !...

Adrien Bernheim.

MOUVEMENT MÉDICAL

A L'ACADEMIE DE MÉDECINE

Au retour d'un fort beau voyage en Amérique, où — à l'occasion de solennités chirurgicales — il représentait l'Université de Paris, le professeur Pozzi a entretenu ses collègues de l'Académie des sciences de la réalisation de la bas par un Français, le docteur Alexis Carrel.

Après avoir étudié successivement, à Lyon et à Chicago, la chirurgie expérimentale, le docteur Carrel est présentement l'un des directeurs de l'Institut Rockefeller, à New-York. Dans ses laboratoires, il est parvenu à mener à bien chez le chien, grâce à une technique incomparablement réglée, des suture de vaisseaux, des transplantations d'organes, et voire la greffe des membres. M. Pozzi l'a vu, de ses yeux vu, et il a dit, en termes très heureux, son émerveillement.

M. Carrel enlève la moitié extérieure de l'artère aorte abdominale sur une étendue de 2 centimètres; il raccorde la plaie avec un morceau de péritoine renforcé par un peu de muscle, et le tout s'est cicatrisé, adapté à la fonction nouvelle imposée par l'opérateur. L'animal se porte très bien.

M. Carrel remplace une artère carotide par un segment de veine fraîchement prélevée sur le même sujet; il renverse à son gré la circulation sanguine dans la glande thyroïde; il conserve des vaisseaux en chambre froide, pour les greffer huit ou dix mois plus tard, avec le même bonheur; il substitue la carotide d'un chien à l'aorte d'une chatte; il enlève la rate, puis la remet en place;

de retarder, opposant au départ leurs gambades et leurs sarcasmes; mais à distance. Ils craignent que la masse du radiateur, ou l'armature des fanalons, ne les bousculât tout de même. Etrangement de ce péril, la mère de Marie Danésit la rappela furieusement. La blanchisseuse glapit : on n'allait peut-être pas écraser sa fille en plus ! Déjà l'automobile s'enlevait de poussière au loin, sous la huée des enfants.

Les devoirs à recopier, les leçons à savoir, les rapports soudain très pénibles. Ces efforts jamais ne leur vaudront de se presser dans le vol de ces voitures. Comme leurs parents, ils voyageront sur les planches de la troisième classe, pas très loin, et dans de vilains costumes, à moins que...

Vive la Sociale ! crièrent Arthur et Louis Danésit qui poussaient leur man à talochette et grognant. Savates rapicées, tablier bleu, chape de laine jaune, grosse bouche de travers et cheveux pendillants, la ménagère portait au bras le linge du linge dans un ballot mouillé. A côté d'elle son grand-père, cassé par soixante-cinq ans de labeurs agricoles, brouettait la cuvette et les brosses. Il interpella Lertineux qui venait de rendre au sourire de Jumillac un salut bref et grave. Le vieux demanda si la grève était résolue, et quand on cesserait le travail. Lertineux insinua qu'il fallait encore réfléchir, ne pas donner aux patrons l'avantage d'une victoire commode, choisir son temps. L'autre jura grossièrement. C'était bête, à son idée, de ne pas saisir l'occasion. On avait des économies dans la commode, et la caisse d'épargne. Et puisque ça réussissait toujours la grève, tôt ou tard.

Il posa la brouette. Il leva sa tête paillardie à une noix sèche. Il se redressa, les deux mains aux hanches. Arrêtées aussi, Mme Danésit et sa progéniture, en attendant le grand-père, en se moquant par peur qu'il ne dit une bêtise devant le se-

extirper et remplace des reins; donne le rein d'un chien jaune à un chien blanc et réciproquement. Enfin, il a obtenu la réunion complète « par première intention » de la patte postérieure d'un fox-terrier récemment tué, greffée à un autre chien qui venait d'amputer; et la circulation s'est établie le mieux du monde.

Déjà l'opérateur franco-américain rêve de faire sur les hommes des tentatives analogues. Jusqu'à ce jour il a résisté aux instances de deux clients qui le conjurent, l'un de remplacer son bras récemment amputé, l'autre de substituer un rein normal à son rein malade, en empruntant le membre et le viscère au cadavre tout frais d'un supplicié... M. Carrel hésite encore, et l'on quelque autre finira par se décider. Du train où nous voyons aller les choses ici bas, en Amérique notamment, les terrifiants imaginations du romancier Wells, dans *l'île du docteur Moreau*, se réaliseront sous nos yeux, à peu de chose près.

Le docteur L. Rénon, professeur agrégé à la Faculté, est venu lire devant l'Académie une très sérieuse et très bonne étude critique de l'emploi de la tuberculine pour le traitement de la tuberculose humaine.

Lorsqu'il s'agit de tuberculose sans fièvre (37,8 au plus) de formes torpides, d'une évolution lente et sans lésion cavitaire, les divers tuberculines — M. Rénon a fait usage de celle de l'Institut Pasteur — employées à des doses variant d'un millième de milligramme à un vingtième de milligramme, donnent souvent des résultats intéressants, par exemple : la disparition des lésions fixées dans leur immobilité depuis des semaines ou des mois. Il faut cesser le traitement pour peu qu'il provoque une réaction locale ou générale.

Horace Bianchon.

Dans un dernier article, je faisais l'éloge d'un nouveau membre correspondant de l'Académie, le nom de cet éminent médecin est Mayor (de Genève), et non Mayer, comme on l'a imprimé par erreur.

LES GRANDES VENTES

COLLECTION L. — FERRONNERIES ANCIENNES (Première journée)

La vente de la collection de ferronneries anciennes appartenant à M. L., a commencé hier à l'hôtel Drouot, sous la direction de M. Origer, et devant un public plus nombreux qu'il n'est d'habitude pour ces matières un peu spéciales. Mais il suffisait de lire le catalogue très érudite de l'expert Le Maire-Demouy pour se rendre compte de l'importance de la collection et de la beauté et de la rareté des pièces. La première journée, qui ne comprenait que de petites pièces, a produit 5,860 francs.

A la salle 8, M^{rs} Lair-Dubétil dispersait les sculptures et objets d'art du moyen âge et de la Renaissance provenant de la collection du docteur G...

Avec avons remarqué une pierre tombale, avec la date de 1573, qui a été adjugée 800 francs; deux bas-reliefs, provenant d'un tabernacle, travail italien du quinzième siècle, 1,005 francs; une statuette en pierre, école de Troyes, seizième siècle, 800 francs, etc.

A la salle 6, M^{rs} Henri Baudouin vendait des objets d'art et d'ameublement. Voici quelques prix :

N^o 214, Tapisserie flamande, fin du seizième siècle, 1,280 fr.; N^o 217, Tapisserie flamande, dix-huitième siècle, 1,600 fr.; N^o 221, Tapisserie de Bruxelles du seizième siècle : Guerriers de style antique, 4,000 fr.; N^o 222, Tapisserie flamande, fin du seizième siècle : Une femme et des marchands d'oiseaux, 3,400 fr.; N^o 223, Tapisserie flamande, dix-septième siècle : Guerriers, 1,400 francs.

La vente a produit 44,000 francs.

La Vie Sportive

LES COURSES

COURSES A SAINT-OUEN

Une très belle journée sous tous les rapports, avec du soleil, des chevaux et de bons chevaux. Sous ce dernier rapport, je détacherais Jim Crow. Ce spécialiste est réellement extraordinaire; à Saint-Ouen, on peut affirmer qu'il est imbattable; il galope l'obstacle et sa manéabilité lui permet de prendre les tournants frôlant presque les piquets. Il a la tenue nécessaire, ce n'est plus à démontrer. Il aurait donc une excellente chance

crétaire du syndicat. Au contraire M. Lertineux s'intéressait. Le vieux expliqua comment il avait, autrefois, vu le monde en sabots fendus, en pantalons faits de morceaux, en blouse et en casquette, nourri de lard et de haricots, tandis qu'aujourd'hui, après vingt ans de grèves, le même monde se chassait ses bottines, ses costumes, ses chapeaux de feutre. Ça mangeait la viande tous les jours; jusqu'à sa petite-fille qui se mettait, le dimanche, une casaque de dame, et une toque de princesse, pour aller à Grenoble, par le tramway, avec les petites. Pas à pied ! En voiture ! En voiture ! Sa pauvre vieille, jadis, elle, trotait à pattes sous un parapluie de coton, à cause de sa coiffe empestée. Douze kilomètres et douze ça fait vingt-quatre. Il n'y avait pas de tramway, alors, ni de grèves pour obtenir des sous; ah, non ! Ni des maisons d'ouvriers comme dans la Romanche. Il y avait travaillé, lui, dans la vallée de la Romanche, à couper le bois. Il n'y avait que du bois, et de la broussaillie... Et maintenant, hein, des villages et des villages... autour des usines de Livet, de Villèle... Avec les épiques où l'on trouve tout; quoi ! Qu'est-ce qui aurait jamais pu sécher ? Une prise de tabac ? Ah ! ça change en fait ans...

